8 MAI 1950

N° 239 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

MAI 1945 ★ MAI 1950

ANNIVERSAIRE DE LA CAPITULATION ALLEMANDE A REIMS

Le Président de la République a remis la Croix de guerre à Épernay et à Reims. Dans cette dernière ville, et dans la salle même où fut signée il y a cinq ans la reddition du Reich (voir notre photographie ci-contre), M. Vincent Auriol a déclaré qu'on ne demandait à l'Allemagne aucune humiliation, mais des preuves de sa volonté de prendre place parmi les peuples pacifiques.

PENTECOTE

DEAUVILLE

" LA PLAGE FLEURIE "

L'HOTEL DU GOLF

Ouverture : Vendredi 12 mai

CASINO - NORMANDY HOTEL

et tous les clubs de sports (golf - tennis - yachting)

Ouverture : Jeudi 25 mai (Fêtes de la Pentecôte)

ROYAL HOTEL - HOTEL DU GOLF

27, 28, 29 mai

TROIS GALAS aux AMBASSADEURS. Présentation des modèles de *Marcel Rochas.*

JUIN

Chaque week-end : compétitions sportives, théâtre. Du 30 juin au 2 juillet, championnats de France professionnels de tennis.

JUILLET

Du 1er au 3 : Rallye Royal Aéro Club Grande-Bretagne.
Le 2 : Compétition de golf (R. A. C. contre A. C. F.).
Du 8 au 12 : Concours hippique international.
Du 11 au 20 : Tir au pigeon (8.000.000 de frs de prix).
Le 14 : Concours d'élégance réservé aux yachts du « Poole Harbour Yacht Club ».
Du 16 au 19 : Régates internationales.
Du 17 au 23 : Tennis, Coupe de Deauville.
Les 19 et 20 : Course croisière Deauville-Saint-Valery.
Du 21 au 23 : Coupe Thion de la Chaume.
Les 22 et 23 : 2 journées de la « Petite Reine ».
Les 25 et 26 : Compétitions de tennis et golf entre parlementaires britanniques et français.
Du 27 au 31 : Tennis, Coupe Galea.
Les 14 et 29 : Courses à Clairefontaine.

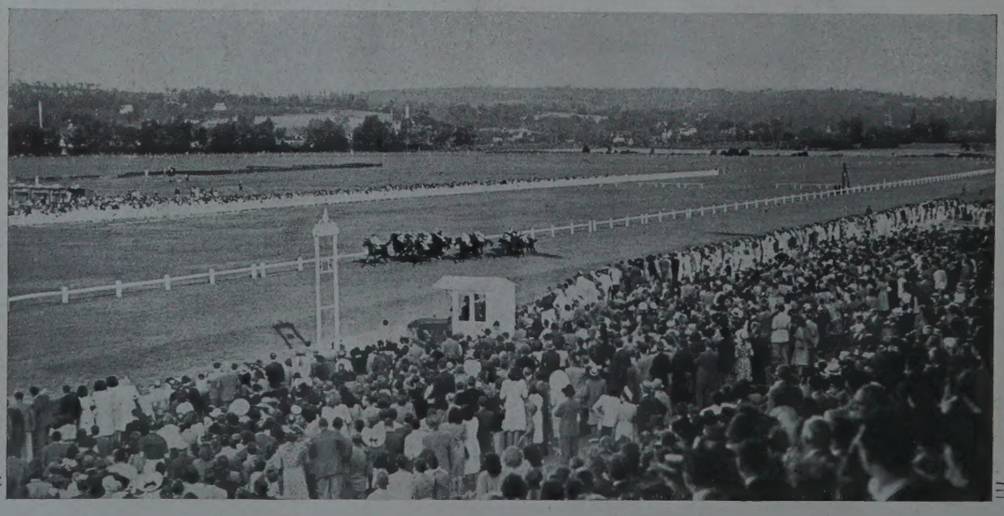
AOUT

Courses de chevaux. Polo. Ventes de yearlings. New Golf : Coupes Marchal, du Président et du New Golf. « Ward Cup. » Grand concours de la chanson française (un million de prix et une médaille d'or). Théâtre : Grand ballet de Monte-Carlo (Compagnie du marquis de Cuevas.) Spectacles lyriques et de comédie. Manifestations en l'honneur de l'Amérique latine. (Le 5, grand gala aux Ambassadeurs. Le 6, Garden-party au polo.) Le 19, *Gala du « Figaro »* au profit des *Étudiants de France.*

SEPTEMBRE

Courses à Clairefontaine. Du 2 au 10, Coupe d'Or du New Golf.

LIAISONS AÉRIENNES AVEC LONDRES, PARIS ET LES PRINCIPALES VILLES EUROPÉENNES.



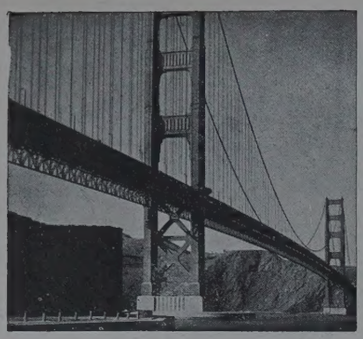
Je préfère Scandale

PARCE QU'ELLE NE ME GÊNE PAS

Une Scandale ne gêne pas car la variété considérable de ses modèles permet à toute femme de trouver exactement la Gaine qui convient à ses goûts et à ses occupations. Bien choisie, la Gaine Scandale va comme un gant.

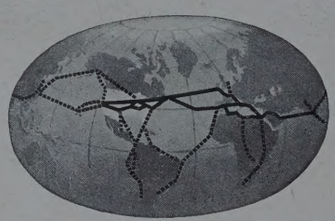
Scandale

Pub M. NOIRCLERC — N° 50213



SEULE TWA VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.



Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

49.30 B

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

RETROUVEZ LA SANTÉ

Et

PASSEZ DE BELLES VACANCES EN

AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique

LES CURES BIENFAISANTES

ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

LA BOURBOULE *(850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

CHATEAUNEUF *(380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

CHATEL-GUYON *(400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

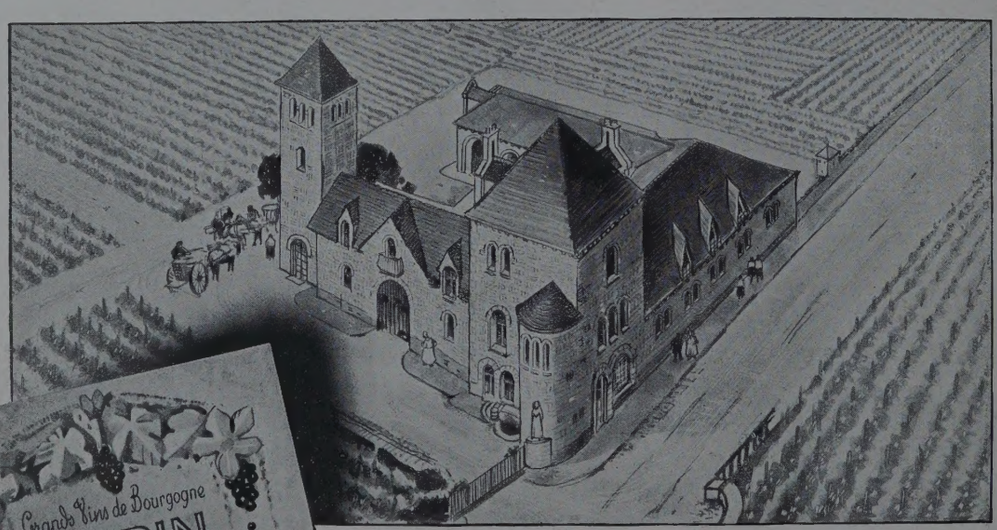
LE MONT-DORE *(1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix*

ROYAT *(450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

SAINT-NECTAIRE *(700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

Pub. JOUVE N° 52

René Ravo



LA BOURGOGNE PRODUIT LES MEILLEURS VINS DU MONDE...

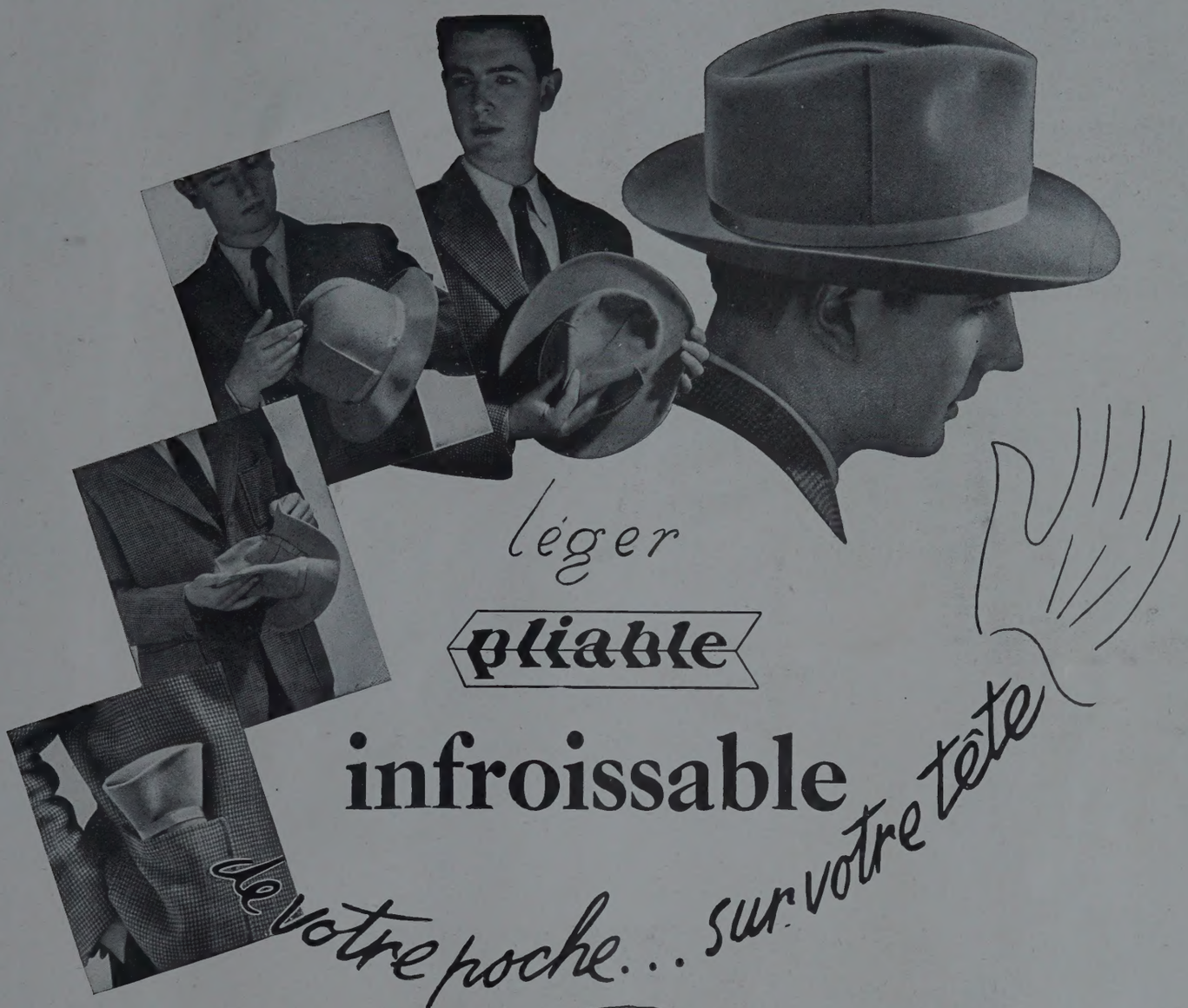
LE CHATEAV DE LA TOVR

★ AV CLOS VOVGEOT ★

propriété de la Maison

MORIN PÈRE & FILS

est le meilleur des Bourgognes



léger

pliable

infroissable

de votre poche... sur votre tête

CRUSHER

MOSSANT

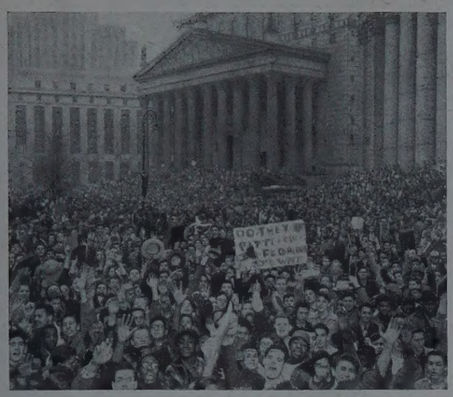
Publ. SACHA.

POUR UN HOMME
CARON
POUR UN HOMME
LES PLUS BELLES LAVANDES
CREATION SPECIALE DE CARON
CARON

8me ANNÉE — NUMÉRO 239

13 MAI 1950

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ



GRÈVES SCOLAIRES
A NEW YORK

Les lycéens newyorkais se sont mis en grève ! Réclamaient-ils la réduction des heures de cours ou la suppression des punitions ? Pas du tout. Ils exigeaient que les traitements de leurs professeurs fussent augmentés. Pourtant leur sédition n'est pas aussi désintéressée qu'elle pourrait le paraître. En effet, les professeurs, pour appuyer leurs revendications, ont abandonné leur rôle de chaperons dans les activités extra-scolaires, si importantes aux Etats-Unis : les terrains de base-ball sont déserts, les journaux scolaires ont cessé de paraître ; finis, les bals et les promenades organisés ! Voilà la véritable raison de cette grève des étudiants.

Des piquets étaient placés aux portes des lycées. Les plus actifs grévistes, au nombre de plusieurs milliers, ont mené la vie dure à la police newyorkaise, dont les lourds chevaux tournoyaient avec peine parmi des monômes sans cesse dispersés, aussitôt reformés, sous une pluie de pétards et de projectiles divers. Le maire, M. O'Dwyer, dont la résidence était sévèrement gardée en prévision d'un éventuel assaut, a dû intervenir pour régler ce singulier conflit.

Photographies Acmé, Intercontinental.

ACTUALITÉS MONDIALES D

AMSTERDAM. En présence de la reine Juliana et du prince Bernhard, une urne contenant de la terre prélevée sur les tombes de soldats hollandais tués en Indonésie a été pieusement déposée au Monument national.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

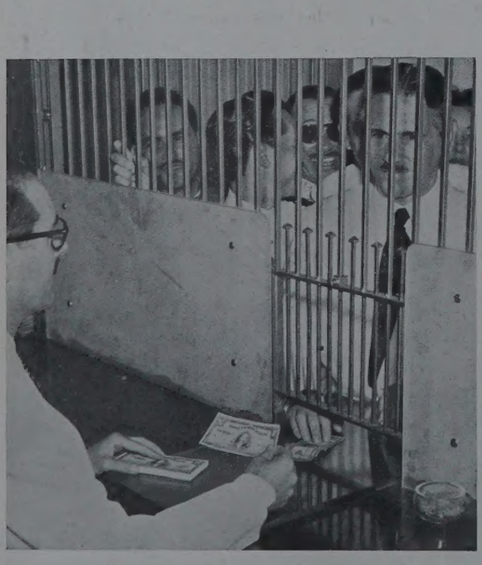
M. TRYGVE LIE, secrétaire général des Nations Unies, accomplit actuellement en Europe un « voyage de paix » avec le double dessein de dégager l'O. N. U. de l'impasse chinoise et de mettre un terme à la guerre froide. De La Haye il a pris le chemin de Moscou, où il compte obtenir une audience du maréchal Staline.

SINGAPOUR. Encouragés par les victoires de Tsé Toung, les insurgés malais sont de plus en actifs. Ici un char anglais attend pour attaquer zone communiste la fin de la préparation d'arti

LONDRES. En route pour les Etats-Unis, où il sera l'hôte du président Truman, M. Liaquat Ali Khan, premier ministre du Pakistan, a été reçu par M. Attlee lors de son bref passage dans la capitale anglaise.

PARIS. Le prince Rainier III de Monaco a été à l'Elysée l'hôte du chef de l'Etat, qui, en présence de M. Georges Bidault et de plusieurs ministres, lui a remis les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

VINCENNES. Le « clou » de la fête nationa l'artillerie a été le défilé des canons, qui s'ouvra les pièces de 75 de la première guerre mo et comprenait jusqu'aux armements les plus mod



LA HAVANE. Cuba n'avait pas encore de monnaie unique. Cette lacune sera comblée grâce à une Banque nationale que le président Socarras a inaugurée en y échangeant ses vieux billets contre de nouveaux pesos.

ROME. S. S. le pape Pie XII a accordé une audience privée à M. John T. O'Kelly (à gauche), président de la République d'Eire, qu'accompagnaient M^me^ O'Kelly et M. Joseph Walshe, ambassadeur auprès du Vatican.

AMMAN. Le général Glubb pacha (au centre) lo cérémonies d'ouverture du nouveau Parlement jor avec l'appui duquel le gouvernement du roi Ab entend procéder à l'absorption de la Palestine

A SEMAINE

NDRES. Des agents de police parisiens ont rendu iellement visite à leurs collègues anglais. Au s de leur séjour les membres de la délégation défilé devant le monument aux morts de White-Hall.

ATS-UNIS. En vertu du programme d'échanges niques militaires entre l'Angleterre et les U. S. A., sous-marins de poche anglais montés par cinq mes prendront part aux manœuvres américaines.

RLIN. A l'occasion du 1er mai, des manifes-ns ont eu lieu dans les deux secteurs de la ville. Berlin-Est les organisations paramilitaires com-istes ont défilé en armes et au pas de parade.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Parce que je m'élève contre un absurde projet de loi qui tendrait à instituer l'enseignement des dialectes dans les écoles communales de certaines provinces françaises, les régionalistes sincères vont peut-être éprouver de l'inquiétude et me considérer comme un adversaire de leur ferveur. Je voudrais les rassurer en précisant ma position.

Je considère la province française comme un inépuisable réservoir de mérite, de talent et de génie. La province fournit des hommes et Paris leur donne la gloire. Je tiens qu'une centralisation impénitente, comme celle dont nous souffrons, nous autres Français, est contraire à l'intérêt de la nation. Mais j'affirme qu'il ne faut pas confondre l'idée de centralisation et l'idée d'unité. L'unité intellectuelle de la France exige, par exemple, l'enseignement exclusif du français, dans les écoles du premier degré, ce qui se fait d'ailleurs depuis bien longtemps et avec de bons résultats. Cela dit, j'approuve chaleureusement tout ce que l'on tentera pour mettre en évidence les vertus de nos provinces, pour faire connaître et aimer ces provinces, pour y inviter et y retenir les étrangers, pour y célébrer de grandes cérémonies à la gloire de l'intelligence, de la science, des arts ou des lettres.

C'est bien pourquoi j'attache, par exemple, grande importance aux réunions musicales de Strasbourg. C'est bien pourquoi je trouve excellent que, pour le deuxième centenaire de sa mort, Jean-Sébastien Bach soit le héros de belles fêtes qui se dérouleront au cœur du Roussillon, dans la petite ville de Prades.

Naturellement, au principe d'une telle solennité, l'individualiste que je suis cherche toujours l'homme remarquable, l'inspirateur, l'ordonnateur et, puisqu'il est question de musique, le grand artiste, le maître. Il est beau de penser que ce congrès exemplaire est dirigé par Pablo Casals. Pour des raisons sur lesquelles Pablo Casals s'exprime lui-même avec la plus noble réserve, l'illustre musicien a choisi sa retraite non loin de la frontière espagnole, semblable en cela, pourrait-on dire, à l'enfant qui ne veut pas chercher refuge dans la maison paternelle, mais qui vient s'asseoir sur les marches de cette maison pour marquer, malgré tout, son grand et pieux amour.

Cinquante musiciens européens et américains vont donc s'assembler dans le dessein d'honorer Jean-Sébastien Bach. Pendant les premières semaines de juin, les heureux pèlerins de Prades pourront entendre des concerts d'orchestre et des concerts de musique de chambre. Les programmes sont riches et variés : il a suffi de puiser dans cette œuvre immense où toute âme musicienne peut trouver des chances d'assouvissement et d'élévation.

Je me réjouis à la pensée qu'une telle fête, célébrée par des artistes appartenant à plusieurs nations, se donne en France, en province, et dans une petite ville. Il me plaît de voir que, par cette manifestation, notre patrie rend un hommage éclatant à un maître que je vénère comme le plus cher et le plus admirable de tous les maîtres.

J'ai vécu dans l'amour de la musique ; je dois à la musique les plus pures émotions de ma vie. J'aurais sans doute dévoué à la musique mon effort et ce que la nature m'a donné de talent si j'avais reçu, dès l'enfance, l'instruction technique sans laquelle on demeure un des invités au festin. J'ai chéri tous les grands musiciens. Comme je jouis d'une mémoire fidèle, il m'arrive de penser que, si je devais subir la réclusion — on peut s'attendre à tout dans notre époque déconcertante — je pourrais chanter, dans le secret de mon âme, pendant des semaines et des mois, toutes les œuvres de ces grands hommes dont je suis à jamais le disciple reconnaissant. Mais, jour après jour, je me suis rapproché de Bach. C'est à lui que je demande presque toujours, maintenant, des thèmes de courage, d'apaisement, de consolation. Je ne saurais poser une question à laquelle il ne donne aussitôt quelque réponse ailée, subtile, délicate, spirituelle ou sublime. Il est désormais, je le dis volontiers, mon compagnon et mon guide. L'idée qu'il sera royalement honoré dans une province de mon pays me réchauffe le cœur.

Les problèmes de la civilisation se trouvent aujourd'hui à ce point embrouillés que l'observateur se demande parfois si toute œuvre humaine n'est pas marquée par le péché originel, si toute création, en d'autres termes, n'est pas susceptible de se retourner contre l'homme, de servir, en même temps, la cause du bien et la cause du mal. Cette douloureuse vérité apparaît en ce qui touche les œuvres de la science et souvent même, hélas ! les ouvrages de l'art que des ambitieux ou des fous détournent parfois de leur but primitif. Il est heureusement impossible de faire servir l'œuvre de Jean-Sébastien Bach pour le dommage ou la perte de notre malheureuse humanité. Cette œuvre est parfaitement sereine et sainte ; elle nous enseigne la résignation, l'allégresse et l'espérance. Grâces donc soient rendues à ceux qui vont honorer cette œuvre et, par ainsi, nous la faire mieux connaître encore !

LE MONUMENT ÉLEVÉ SUR UNE PLACE DE PRAGUE A LA MÉMOIRE DE JEAN HUSS.

PRAGUE CONTRE ROME

par RENÉ BRANELLEC

LE départ soudain des représentants officiels de la Tchécoslovaquie près le Saint-Siège équivalant à la rupture des relations diplomatiques entre Prague et Rome, la fermeture de nombreux couvents en Slovaquie accompagnée de l'arrestation des religieux qui y vivaient marquent un nouvel et grave épisode de la lutte du Kremlin contre le Vatican.

De plus en plus les masques tombent.

Dans quelle mesure l'opposition du clergé tchécoslovaque au gouvernement est-elle motivée ? Quels sont, d'autre part, les buts réels du gouvernement ? Est-il, comme il l'affirme, disposé à une entente sincère ? Ou veut-il donner le change et instaurer finalement un schisme auquel le vieil esprit hussite, toujours vivace en Bohême, prêterait son appui ?

L'atmosphère de Prague.

Un gigantesque vaisseau échoué sur les hauts-fonds de la Vltava, tel apparaît le château de Prague. Les mâts de la cathédrale Saint-Guy dominent les toits, cascades de tuiles rouges au feu éteint. Le palais archiépiscopal, tout proche, borde à main gauche la place au fond de laquelle s'ouvre l'entrée principale du Hradschin. Une cour intérieure à traverser, 100 mètres à peine, 100 mètres que le cardinal ne franchit plus.

De la place je regarde les fenêtres de l'archevêché dans le vague espoir d'apercevoir une silhouette. Tous les visiteurs du Hradschin, avant d'aller admirer de la salle Wenceslas le panorama de la ville, lèvent la tête de ce côté. Goguenards, les « concierges », qui ont remplacé le vieux portier dont se satisfaisait le prélat, contemplent ce spectacle constamment renouvelé.

On élude, dans les cercles gouvernementaux, des explications jugées dangereuses. Quant aux milieux ecclésiastiques, ils estiment leur position trop délicate pour se risquer à des commentaires qui envenimeraient les choses et que l'on guette, croient-ils, dans cet espoir. En revanche les conversations privées permettent de peser en quelque sorte l'atmosphère oppressante dans laquelle on vit ici.

Tout d'abord, quels sont les adversaires en présence ? Le cardinal Beran se détache non seulement par son rang, le premier dans l'Eglise tchécoslovaque, mais par son caractère. C'est un fils du peuple, tout autant que Gottwald ou Zapotocky et bien plus que Cepicka. Il ne doit son élévation qu'à ses qualités : force d'âme, intelligence, piété et honnêteté. Son patriotisme et son esprit progressiste ne font pas de doute. Le premier lui valut d'être déporté par les Allemands à Buchenwald et de recevoir des mains du président Benès la Croix de guerre. Mais il reste aussi pour le peuple celui qui, parmi le clergé, manifesta publiquement sa volonté de rompre avec un certain passé. A sa sortie de Buchenwald, au cours d'une messe solennelle, Mgr Beran prononça debout devant le maître autel et encore revêtu de ses vêtements de prisonnier un appel à la concorde : « Nous tous, nous sommes juré, tous, communistes et non-communistes, que nous ne nous laisserions plus diviser par qui que ce soit. » A cinq années de distance ce serment prend une singulière résonance.

Le « Te Deum » de Gottwald.

Qui a rompu le pacte ?

Les premières difficultés sérieuses entre le clergé et le gouvernement sont apparues à la suite des mesures prises contre les publications catholiques et de l'élimination progressive des intellectuels catholiques de la vie publique. Dans le même temps la presse communiste, bénéficiant de privilèges considérables (attributions exceptionnelles de papier, fonds de propagande énormes), attaquait violemment le Vatican et les écoles libres. C'était peu après le coup d'Etat de février 1948 et l'élection à la présidence de la République de Klement Gottwald. Cepicka avait fait entendre au délégué de l'épiscopat, Mgr Trochta, qu'un *Te Deum* chanté par Mgr Beran en l'honneur du nouveau président permettrait de régler la question des écoles libres. L'archevêque y attachait un grand prix. Peut-être crut-il à ce moment à la possibilité d'un accord... Le *Te Deum* eut lieu. Il jeta un trouble tel parmi les catholiques que, huit jours après, l'archevêque se vit contraint de le commenter : « L'Eglise, dit-il, ne peut refuser sa bénédiction à qui la sollicite ; elle ne s'identifie pas par là à son idéologie ni aux actes qui peuvent en découler. » Le ministre avait-il déjà refusé de tenir ses promesses ? L'idée d'un marché dans ces sortes d'affaires est désagréable. Une erreur de jugement semble bien avoir été commise. Précisément parce que Mgr Beran est naturellement enclin à la confiance et parce que son expérience de Buchenwald, le serment qu'ont fait tous les détenus de ne pas se laisser diviser lui interdisent de croire à une manœuvre, il pense que des deux côtés n'existent que de simples malentendus. Il se doit de donner l'exemple de la compréhension, de faire les premiers pas... Quand il s'aperçoit qu'on lui a tendu un traquenard, le mal est fait. Dès cet instant Mgr Beran a pu mesurer l'habileté, la force de son adversaire, le caractère implacable de la lutte.

Cepicka contre Mgr Beran.

Alexei Cepicka, ancien avocat, est un membre influent du parti. Avec Fierlinger, président des socialistes unitaires, ancien ambassadeur à Moscou — qui abandonna son poste pendant la guerre pour revenir jouer dans son pays sous l'occupation allemande un rôle encore mal défini — il s'est résolument engagé dans la politique d'obéissance absolue à l'égard de Moscou. Nombre de militants des cadres, depuis les hauts fonctionnaires jusqu'à des ministres en exercice, sans oser l'exprimer ouvertement, n'adhèrent à cette ligne rigide qu'avec répugnance. Malgré une épuration sévère, permanente, cette lutte sourde trouve des échos partout, dans les bureaux comme dans les ateliers et les usines. C'est là un secret de polichinelle et c'est ce qui rend plus pressante mais aussi plus épineuse la solution du problème religieux. Il s'agit

pour Cepicka, d'une part, de suivre aveuglément les mots d'ordre du Kremlin pour être assuré de son concours le cas échéant, d'autre part, de créer le plus tôt possible les institutions grâce auxquelles l'opinion pourrait être reprise en main. La police remplit un rôle d'urgence, de caractère négatif. La propagande se heurte, en Bohême et en Moravie, à un esprit frondeur qu'ont bien connu les Habsbourg puis Hitler. Le scepticisme n'a fait que croître depuis quelques années, tandis qu'en Slovaquie la méfiance paysanne apporte son appui à une tradition catholique que n'ont désarmée ni les brutalités policières ni les séductions alternées du gouvernement. Quant aux résultats obtenus en matière économique, ils sont pour le moment rien moins que probants, et l'on ne saurait dire qu'ils « parlent », sinon pour soulever d'amères critiques...

Cepicka est devant ce fait. La seule riposte, audacieuse, mais très ardue à mettre en œuvre, consiste à capter le courant spirituel, à le détourner, au moins partiellement et à son profit, de sa destination. Certes les chefs des Eglises protestantes, de l'Eglise nationale tchèque, de l'Eglise orthodoxe ont fait, au lendemain du coup d'Etat, acte public de loyauté. Les évêques catholiques se sont en revanche bornés à cette déclaration commune : « Nous restons fidèles, ont-ils écrit, à l'Etat, au pays et au peuple. Il n'appartient pas à l'Eglise de préférer telle forme de gouvernement, à condition que soient observés et garantis les libertés et droits fondamentaux de l'Eglise et de la Foi, ceux découlant des lois naturelles et divines. »

En bref, ils ont refusé de cautionner les moyens employés pour installer le nouveau régime et d'engager l'avenir. Or il y a une règle stricte de gouvernement totalitaire : « Qui n'est pas pour nous est contre nous. » Dès mars 1948 la volonté de Cepicka de détruire l'ancienne hiérarchie catholique tchécoslovaque était arrêtée.

Le précédent du procès Mindszenty.

Il y avait un précédent : le procès du cardinal Mindszenty, en Hongrie. Mais les situations sont très différentes.

La majeure partie du clergé tchécoslovaque s'était montrée hostile aux Allemands, suivant la voie que lui traçait son plus illustre représentant. Sur le terrain du patriotisme ne pouvait s'étayer aucune accusation sérieuse. Représenter les évêques comme des suppôts du capitalisme n'était pas moins aventuré : leur origine, leurs revenus, leur train de vie répondent d'eux-mêmes. On ne cherchera donc pas à les atteindre directement, mais au travers de Rome.

Par ce biais tout devient plus facile. Le Vatican est loin, séparé par le rideau de fer. On peut sans crainte d'un démenti infligé par une réalité visible, immédiate, évoquer la « politique tortueuse » du Saint-Siège, sa « corruption », ses « liens avec le capitalisme », ses « richesses fabuleuses ». Les protestations, les mises au point, quand elles peuvent arriver, sont amorties, elles n'éveillent qu'un faible écho dans des âmes qu'une propagande insidieuse, quotidienne ébranle. Le hussisme n'est jamais tout à fait mort en Bohême et en Moravie. Il trouvera matière à se ranimer dans l'étayage des « vices romains », dans son rêve d'indépendance, dans la démonstration donnée par le gouvernement qu'il entend améliorer la condition matérielle du clergé, dans l'éveil des ambitions personnelles...

La rébellion de l'abbé Plojhar.

Ce raisonnement semble d'abord trouver dans les faits une confirmation de sa justesse. Dès les élections de 1948 se manifeste une dissidence, celle de l'abbé Plojhar, du diocèse de Ceské Budéjovice. En novembre 1947 la conférence des évêques avait décidé qu'un prêtre ne pourrait faire acte de candidature qu'avec le consentement de son évêque, et que l'acceptation d'une charge ministérielle était subordonnée à l'accord de Rome. La suspension des fonctions sacerdotales devait frapper ceux qui passeraient outre. Aucune demande ne fut formulée avant les élections, malgré l'importance politique traditionnelle du clergé en Tchécoslovaquie. L'abbé Plojhar se présenta néanmoins, fut élu et, en conséquence, suspendu. Il ne répondit pas à la lettre de M^gr^ Beran. Aggravant les choses, après avoir accepté le portefeuille de la Santé publique, il seconda Cepicka en l'aidant à fonder *l'Action catholique*. Le but était de « délivrer le clergé des chaînes romaines ». La presse communiste publia immédiatement des listes impressionnantes d'adhérents, où le petit clergé des campagnes souscrivait avec enthousiasme aux principes de *l'Action catholique*, dont le succès paraissait foudroyant... Il fut aussi très éphémère. Je me trouvais à Prague à cette époque. La croix bleue sur fond blanc des affiches de *l'Action catholique*, obligatoirement placardées à l'entrée des églises, ne faisait pas illusion aux fidèles. On ne tarda pas à apprendre que les listes avaient été remplies de la façon la plus fantaisiste grâce à des subterfuges grossiers, notamment en utilisant des noms de prêtres inconnus ou décédés, en faisant état trois ou quatre fois des mêmes signatures, d'ailleurs surprises à la bonne foi de leurs propriétaires... Sur les 6.000 à 7.000 prêtres qui composent le clergé tchécoslovaque, moins de 10 % se sont ralliés au schisme naissant. Et le mot est bien fort pour désigner une dissidence sans aucune base doctrinale.

Souvenir de Hussisme.

Mais le hussisme n'en comportait-il pas ? Le magnifique monument élevé sur la place de l'hôtel de ville à la mémoire de Jean Huss et de ses compagnons rappelle l'une des périodes les plus glorieuses de la Tchécoslovaquie. Il n'est pas un Tchèque qui n'en soit fier. Le défi jeté à Rome par le héros bien avant Luther et Calvin, la révolution nationale de Ziska et de Procope le Rasé, la « cicatrice » qu'ils devaient laisser dans l'histoire de leur pays et dans celle de leurs voisins, tout incline à respecter ces hommes. Au surplus n'incarnaient-ils pas, les premiers, l'idéal slave ? La légende et l'histoire ne coïncident pas exactement. Huss, disciple de Wycliffe, avait fondé sa révolte sur la corruption, trop réelle à l'époque, de la Curie romaine. Mais allant plus loin que Wycliffe, il faisait entendre pour la première fois une revendication d'indépendance nationale, dirigée surtout contre les Allemands, qui régnaient en maîtres sur l'Université de Prague. C'est sur ce point surtout que le peuple l'entendit avec enthousiasme... Les résultats de cette fièvre furent décevants. Rome, reconnaissant la validité des critiques de Huss, ne se montrait pas intransigeante. Le concile de Bâle fait apparaître une volonté d'accord indiscutable. Malheureusement ce sont les hussites eux-mêmes qui, déjà divisés, n'arrivent pas à définir leurs positions communes. Leurs adversaires, devant cette carence, devront s'efforcer de les dégager, pour proposer finalement les *compactata*, dont les hussites ne se satisferont pas, bien qu'ils n'eussent rien de concret à leur opposer. La confusion dans les esprits facilitera l'anarchie terrible dans laquelle tombe le pays. Elle est si grave que le roi de Pologne refusera la couronne que les Tchèques, en désespoir de cause, lui demandent d'accepter...

Ainsi l'aide que Cepicka peut attendre de l'esprit hussite est-elle douteuse. Sur le terrain religieux, ce qui faisait la force de Jean Huss a disparu. L'autorité morale du Vatican est plus forte qu'elle ne l'a jamais été, la simonie a été chassée. Sur le plan national, c'est bien plutôt contre l'asservissement à Moscou que se dresserait le hussisme.

Jusqu'à présent aucune défection ne s'est produite parmi les évêques, qui restent fidèles à leur chef, M^gr^ Beran, et à Rome. Ont-ils fait preuve de cette obstination qui motiverait les foudres du ministre de la Justice ? Il ne le semble pas. En réponse aux deux lois publiées par le journal officiel tchécoslovaque du 4 novembre 1949, créant un office d'Etat pour les affaires ecclésiastiques dirigé par le redoutable Cepicka et réglementant le budget des Eglises ainsi que les traitements du clergé, la première réaction fut vive. « Ces textes, protestèrent les évêques, tendent à asservir complètement l'Eglise et à abuser d'elle à des fins politiques. » Quelques jours après les directives qu'ils donnèrent au clergé s'inspirèrent d'une volonté de conciliation indiscutable. « Nous connaissons, disaient-ils aux prêtres, vos sacrifices et vos souffrances... Si vous acceptez les nouveaux traitements, vous n'agirez pas contre votre conscience et votre honneur de prêtre. Il est nécessaire de vous protéger contre les conséquences fâcheuses pouvant résulter d'un refus et de vous garder pour le ministère des âmes. »

Le nouveau serment de fidélité est ainsi conçu : « Je, soussigné, promets devant Dieu d'être fidèle à la République tchécoslovaque et à son ordre démocratique populaire et de ne rien entreprendre qui soit contraire à ses intérêts, à sa sécurité et à son intégrité. Comme citoyen de la République tchécoslovaque, je m'acquitterai consciencieusement des devoirs qui découlent de ma position et je m'efforcerai dans la mesure de mes moyens de soutenir les efforts constructifs dirigés vers la prospérité des peuples tchèque et slovaque. » Les évêques ont enjoint aux signataires d'ajouter cette réserve verbale ou écrite : « Pourvu que cela n'aille pas à l'encontre des droits naturels de l'homme. »

Faux calculs.

La tactique de Cepicka était de couper le clergé de ses chefs, en jetant sur ceux-ci la suspicion et en les faisant surveiller étroitement par la police. Livrés à eux-mêmes, les prêtres des campagnes devaient normalement se laisser gagner par le sentiment de la vanité d'une lutte sans issue, dont les buts pouvaient être discutés et dont le sens même devait finir par s'estomper. Ici encore le ministre s'est trompé. Plus espacés, les rapports et directives épiscopaux n'en sont pas moins parvenus à destination et ont été appliqués en dépit des menaces. Plus de deux cents prêtres ont été arrêtés, plusieurs centaines d'autres, déplacés, envoyés dans des camps de travail. Sans effet.

L'abbé Plojhar a fait un émule en la personne de l'abbé Jan Déchet, nommé administrateur diocésain par le gouvernement. L'excommunication majeure, la plus lourde peine ecclésiastique, a été immédiatement jetée contre lui par le Saint-Office. La riposte est venue sous la forme de la fermeture, au Vatican, de la légation tchécoslovaque, dont les représentants sont partis sans crier gare. Cela ne donne pas à M^gr^ Déchet le droit d'ordonner de nouveaux prêtres. Ce premier maillon d'un schisme éventuel manque encore.

Subsiste-t-il une chance d'apaisement ? Le Vatican semble fort pessimiste à cet égard. Le décret pontifical de juillet 1949 a précisé la frontière entre le catholicisme et le communisme : tant que le communisme reste matérialiste et antichrétien le catholique n'a pas le droit de confesser l'ensemble de cette doctrine. En précisant que, selon les intérêts de l'Eglise et les circonstances, une collaboration directe ou indirecte pouvait être admise ou défendue, il laissait pourtant la porte ouverte à l'espoir. Depuis cette époque, malheureusement, l'atmosphère s'est beaucoup alourdie.

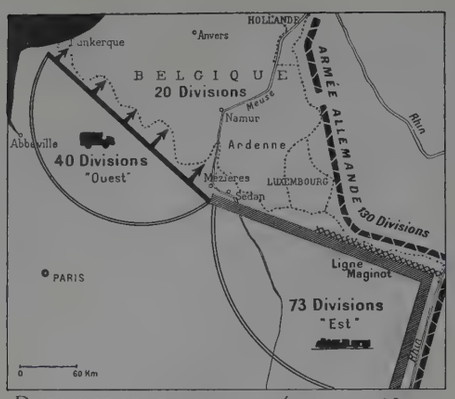
Aujourd'hui les biens du clergé sont placés sous séquestre et reviendront à la nation. Les écoles libres sont fermées, les publications catholiques, entièrement suspendues. Les prêtres sont considérés et traités comme des fonctionnaires, bien rétribués de surcroît. La blessure temporelle n'est pas mortelle. Aussi bien n'est-ce pas elle qui est au fond du débat.

Il faut admettre comme un fait l'incompatibilité absolue entre un totalitarisme d'Etat et l'Eglise.

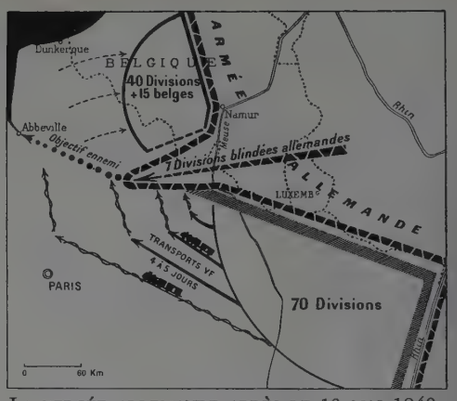
Moscou a fini par s'entendre avec l'Eglise orthodoxe. Mais la situation de celle-ci n'est pas comparable à celle de l'Eglise catholique. L'Eglise orthodoxe russe est entièrement subordonnée à l'Etat, dont elle est en quelque sorte un service public. Ce n'était point là pour elle une grande nouveauté. Du temps des tsars elle avait avec le pouvoir les liens les plus étroits. Son clergé était en général très inculte, sans possibilité d'autodéfense. Son rattachement à Byzance est purement nominal. Pour l'Eglise catholique, au contraire, sa hiérarchie et sa dépendance à l'égard de Rome sont, avec l'universalisme, les fondements sans lesquels elle s'effondre. Tout accord, dans ces conditions, est très problématique. Prague ne l'ignore pas ; mais elle sait aussi que pour avoir quelque chance d'asseoir un schisme il faut se donner au moins l'apparence du bon droit. Pour le moment c'est là que le bât blesse terriblement. Et la meilleure propagande du monde ne saurait faire oublier que si Rome a parfois perdu ses batailles avec César sur le terrain temporel, elle n'a jamais enregistré d'échec quand elle s'est cantonnée dans son domaine propre, le spirituel.

LA FIN
D'UNE INJUSTE LÉGENDE

AYANT FAIT VAILLAMMENT LEUR DEVOIR, LES COMBATTANTS DE MAI 1940 N'ONT PAS A PORTER LE POIDS D'UNE STRATÉGIE DÉFAILLANTE



DISPOSITIF DES FORCES EN PRÉSENCE LE 10 MAI.



LA PERCÉE ALLEMANDE APRÈS LE 13 MAI 1940.

Dix années se sont écoulées depuis le mois de mai 1940, marqué, dans la nuit du 9 au 10, par l'offensive des armées allemandes à travers la Hollande et la Belgique, et le 13, sur la Meuse, par la rupture de la position défensive des armées françaises, prélude à une victoire ennemie rapide et totale.

Le souvenir de ces tragiques événements fut estompé par les victoires alliées de 1944 et 1945. Il ne faut cependant pas oublier que la France a payé très cher le désastre militaire initial et qu'elle en subira les conséquences pendant de longues années, ne serait-ce qu'en raison des destructions et des ruines entraînées par les opérations de libération du territoire.

L'armée malheureuse de 1940 a été souvent l'objet de sarcasmes. Ce fut l'armée de « la drôle de guerre », celle qui ne se serait pas arrêtée dans sa retraite précipitée s'il n'y avait pas eu les Pyrénées et la mer...

Or ce jugement hâtivement porté sur les combattants de la « bataille d'avant-garde » de la guerre 1939-1945 est injuste.

125.000 des leurs sont morts, tant sur les champs de bataille que derrière les barbelés des camps d'Allemagne ; 5.000 sont encore « portés disparus » ; 250.000 environ ont été blessés. Ces chiffres sont éloquents. Si l'on estime en effet approximativement à 100.000 le nombre de ceux qui sont morts ou ont été blessés dans des circonstances indépendantes du combat proprement dit et à environ 1 million le nombre des combattants véritables, il faut constater que ces hommes sont tombés en pleine action, frappés d'une balle ou d'un éclat d'obus, dans une proportion d'un sur quatre. Ce pourcentage est fort et démontre le réel acharnement de combats dont la durée fut très brève, quelques semaines pour certaines unités, quelques jours pour d'autres.

Les jugements portés contre l'armée de 1940 ont pris naissance dans une observation de la retraite faussée à l'origine. On vit passer sur les routes de France, en direction du Sud, des centaines de milliers d'hommes. Or ceux qui constituaient cette masse tourbillonnante étaient en réalité les hommes de l'arrière, les hommes des multiples services qu'une armée moderne emploie pour vivre et alimenter la bataille, ceux que leur instruction, leur armement et leur organisation ne destinaient pas à être utilisés comme combattants. Ils étaient trois millions pour un million de véritables combattants. Parmi ces derniers : fantassins, artilleurs, cavaliers, blindés, bien peu en réalité purent gagner la « zone sud », car ils étaient tombés sur la ligne de feu, tués ou blessés, ramassés par l'ennemi en constante progression, ou bien ils avaient pris le chemin de l'Allemagne, prisonniers, après s'être défendus dans leurs points d'appui, débordés et encerclés.

En fait — l'histoire l'a prouvé depuis dix ans contre une légende tendancieuse — les batailles de mai et juin 1940 sont aussi riches en faits d'armes et en épisodes glorieux que toute autre guerre victorieuse du passé.

Il y eut certes des défaillances et des paniques au cours des premiers chocs sur la Meuse. Mais le baptême du feu ne s'accompagne-t-il pas toujours de semblables incidents ? Les premiers revers de l'armée de 1914 n'en avaient pas été exempts, et cependant, quelques semaines plus tard, c'était le miraculeux redressement de la Marne.

Pourquoi l'armée française de 1940 n'eut-elle pas, elle aussi, sa « Marne » ? Pourquoi fut-elle si brutalement et complètement vaincue ?

Dès l'armistice de juin des explications étaient données : manque de matériel, manque d'unités, manque d'effectifs.

Or, dix ans après, on ne peut croire à une déficience de nos armements d'une gravité suffisante pour avoir entraîné un désastre aussi rapide.

Il n'est pas exact que nos armées aient eu moins de chars que l'armée allemande. De nombreuses études basées sur les archives officielles et parues dans des revues spécialisées étrangères ou françaises, comme *la Revue de défense nationale* et *la Revue historique de l'armée,* sont venues le prouver. Aux chiffres initiaux de 2.000 chars français et britanniques opposés à 7.500 chars allemands se sont substitués aujourd'hui ceux de 3.500 engins blindés lourds modernes engagés *de part et d'autre.*

Il n'est pas exact que le nombre des divisions allemandes ait été supérieur à celui, initial, des divisions alliées. De chaque côté, 130 divisions participèrent à la bataille avec un nombre équivalent de canons et d'armes automatiques.

Le véritable avantage décisif de l'ennemi fut en réalité qu'il engagea toujours le combat du fort au faible. C'est ainsi que sur la Meuse 11 divisions françaises, réserves comprises, appuyées par 200, puis par 400 chars, défendirent un secteur attaqué par 7 divisions blindées allemandes, soit 1.800 chars, suivies de 26 divisions d'infanterie.

Seule de toutes les armes, l'aviation alliée était moins nombreuse que chez l'adversaire, mais la disproportion n'apparaît plus aussi grave qu'on a bien voulu le dire. Allemands et Alliés pouvaient faire état de 700 à 800 avions de chasse réellement disponibles. L'aviation ennemie comptait, il est vrai, plus de 1.000 bombardiers, alors que pour les Franco-Britanniques il n'en existait que 210 basés en France et 320 en Angleterre.

Mais il ressort d'études publiées en juin 1948 par *la Revue de défense nationale* que le nombre d'avions français aurait dû être beaucoup plus élevé si les appareils sortis d'usine depuis la mobilisation jusqu'en mai 1940 n'avaient pas été stockés à l'arrière dans une proportion de 50 %, ou non armés. *1.500* appareils manquaient ainsi dans le ciel et allaient être capturés par l'ennemi dans les parcs où ils attendaient un complément d'armement...

L'idée que les combats décisifs ne se livreraient qu'en 1941 ou 1942 avait déterminé cette politique de stockage. La même conviction avait sans aucun doute motivé l'expédition aux pays alliés, ou susceptibles de le devenir, des 235 premiers chars Renault H.35 sortis des usines depuis août 1939. Cinq bataillons modernes complets étaient ainsi partis à l'étranger, accompagnés de 800 canons antichars (dont 400 des derniers modèles), de 175 matériels antiaériens perfectionnés, de plus de 500 pièces d'artillerie, de 650 mortiers d'infanterie, de munitions, d'appareils radio, etc.

Si l'hypothèse d'une décision reportée à 1941 ou 1942 avait été néfaste, celle émise par le haut commandement français quant à la forme que revêtiraient les opérations allait être *fatale.* En fait, notre état-major n'avait tiré aucun enseignement stratégique de la défaite polonaise.

Parmi les hypothèses faites sur l'éventuelle attaque allemande, *seule celle de l'invasion de la Belgique avec effort de la masse des divisions blindées ennemies dans les plaines au nord de Namur avait été pratiquement retenue. L'engagement de ces grandes unités cuirassées dans le massif boisé des Ardennes n'avait même pas été étudié !*

Sur cette conception simpliste et dangereuse était basé *tout* notre dispositif.

A l'est, le long de la ligne Maginot et du Rhin, s'échelonnaient 45 divisions (dont la valeur de 13 de forteresse) et 28 divisions en réserve, soit au total 73 grandes unités. Il y avait là, malgré la forteresse et le Rhin, les deux tiers de l'armée !

A l'ouest, de Mézières à la mer, un groupement de 40 divisions (dont 10 britanniques) comprenant tout ce que l'armée française comptait en unités *rapides,* puissantes, bien entraînées et armées. Ce groupement avait pour mission de pénétrer rapidement en Belgique dès l'attaque allemande et d'aller *arrêter l'adversaire* sur la ligne Anvers-Namur-la Meuse.

La région Mézières-Sedan formait pivot de manœuvre, mais, étant donné que l'on n'attendait pas l'effort ennemi à travers les Ardennes, cette charnière n'était tenue que par des unités distendues, de moindre valeur, incomplètes, soutenues par des réserves infimes.

Le 10 mai la masse de manœuvre des 40 divisions « de l'Ouest » s'élance à la rencontre de l'ennemi en Belgique et en Hollande. Il ne reste plus pour faire face à l'attaque imprévue de 7 divisions blindées adverses sur 10 à travers les Ardennes que les réserves du groupement « Est ». Mais toutes ces divisions en réserve — sauf une seule, une sur 73 ! — sont liées au chemin de fer pour tout déplacement important.

Quatre jours sont indispensables entre le moment où elles sont alertées et le moment où elles peuvent être engagées, après transport. Quatre jours, c'est plus qu'il n'en faut à l'ennemi pour percer le front à Dinant, Mézières et Sedan et exploiter, en direction d'Abbeville, en « enveloppant » le groupement des 40 divisions « de l'Ouest », engagé profondément jusqu'à Namur et Anvers.

Seule des 73 divisions de l'Est, la 3e division *motorisée* arrive le 14 au sud de Sedan — le lendemain de l'attaque. La 2e division alertée n'est rassemblée à Rethel, après transport par chemin de fer, que le 17, alors que les blindés allemands franchissent l'Oise 80 kilomètres plus à l'ouest !

L'armée française est coupée en deux : les divisions blindées allemandes foncent en direction de la mer, *ne trouvant plus rien devant elles.*

Dès lors la partie est perdue. La masse de Belgique, encerclée, est rejetée sur Dunkerque alors que l'armée française, amputée des quarante plus belles divisions, s'étire en cordon de la ligne Maginot à l'embouchure de la Somme. Après Dunkerque, malgré les embarquements, c'est le tiers du nombre initial des unités qui se trouve rayé du tableau des disponibilités.

Il ne reste plus aux Allemands, disposant toujours de la totalité de leurs moyens, qu'à battre *séparément* les différents groupes d'armées qui défendent encore le centre du pays, en appliquant *successivement* une supériorité numérique et matérielle écrasante : bataille de la Somme du 5 au 9 juin, bataille de l'Aisne du 9 au 12, bataille de l'Est du 12 au 22.

L'armée française s'écroule par tronçons et reflue, disloquée et réduite au dixième de ses forces initiales, jusqu'aux rives de la Garonne et aux contreforts du Massif Central et des Alpes.

Il a suffi aux Allemands d'une seule bataille, brève et brutale, engagée contre toute attente du commandement français au point névralgique d'un dispositif non adapté à cette hypothèse, pour gagner la guerre *en quelques heures.*

Les combattants héroïquement tombés dans *chacune* des batailles inégales qui se sont succédé du 10 mai au 25 juin avaient la certitude que la victoire leur échappait inéluctablement. Double raison pour leur rendre hommage en ce jour anniversaire.

XXX.

CONTRAINTS D'ATTERRIR SUR L'AÉRODROME DE RIYAN, DES AVIATEURS FRANÇAIS ONT PU VISITER MUKALLA.

UN POIGNARD ORNE LA CEINTURE DES SENTINELLES. LES ANES, AMIS PATIENTS ET SOBRES DU BÉDOUIN.

UNE ENCLAVE BRITANNIQUE EN ARABIE

NÉE DE LA DERNIÈRE GUERRE LA BASE DE RIYAN JALONNE LA ROUTE DES INDES

SITUÉ sur la côte sud de l'Arabie, à 600 kilomètres d'Aden, Riyan est un terrain d'aviation difficile à trouver. Les cartes le situent avec peu de précision. L'œil met du temps à le discerner dans l'étendue sablonneuse piquée d'arbustes desséchés que dominent à quelques lieues des montagnes grises.

L'aérodrome, c'est une piste en bitume orientée suivant les vents dominants et deux pistes annexes en sable. Le camp consiste en une quinzaine de bâtisses en terre recouvertes de chaux, aux murs épais, aux pièces spacieuses. Des allées limitées dans le sable par des pierres blanchies s'efforcent de donner une allure ordonnée à ces constructions éparpillées.

Un officier britannique commande la base. Il est assisté de dix sous-officiers et soldats et d'une cinquantaine de Bédouins. Riyan reçoit normalement trois avions tous les quinze jours, ceux qui d'Aden apportent le ravitaillement. Ils s'arrêtent une heure.

Pour la première fois un avion français y est resté dix jours à la suite d'un incident matériel. L'avion était à peine arrêté que deux indigènes étaient devant sa porte, rendant les honneurs avec leur fusil. A leur ceinture était attaché un poignard à lame recourbée dont le manche et le fourreau sont d'argent ciselé incrusté de pierres. Ces Bédouins vivent à quelques centaines de mètres des bâtiments, groupés autour du puits qui alimente la base. Ils logent dans des abris faits de tôle de bidons d'essence et tapissés de sacs. Si l'un d'eux se marie, le commandement de la base lui donne vingt nouveaux bidons, qui constituent son cadeau de noces.

La présence de l'aérodrome contredit trop le dénuement de la contrée pour que ne s'impose pas l'idée que la vie et son cortège de mouvements doivent se cacher près d'ici, peut-être derrière le mur de ces montagnes. Une route borde le camp. Elle trace l'espoir de découvertes nouvelles. A 40 kilomètres se trouve Mukalla, capitale de la région côtière.

La ville est serrée entre un mur de collines rocheuses et la mer. Plusieurs forts la dominent. Une muraille la protège sur les côtés accessibles, achevant de lui donner l'allure d'une forteresse. Mot sévère pour désigner une telle harmonie. Les habitations sont de pur style arabe: arcades basses, ogives aux motifs entrelacés, fenêtres fermées de barreaux ouvragés, portes plantées de charnières et de clous en métal forgé. Le dôme ajouré de la mosquée domine les terrasses. Quelques traits d'un bleu marine soulignant parfois le rebord des toits ou l'encadrement des fenêtres découpent ce bloc de blancheur. Le palais du sultan et la résidence du gouverneur anglais se font face de part et d'autre de la grande rue, monuments somptueux au milieu de jardins fleuris.

Les Bédouins flânent... Tous portent à la ceinture le poignard à fourreau d'argent, joyau qui, sur les

UN DES BÉDOUINS GARDANT LE CAMP DE RIYAN.

A Mukalla, ville des Mille et une Nuits, le gouverneur anglais habite un palais de rêve.

hommes, s'accorde avec le raffinement du décor.

Un promontoire limite le port autour duquel la ville est bâtie. Des bateaux aux voiles colorées en sont l'ornement. Ils disent l'activité des habitants : la pêche est presque leur unique ressource. La mer est plus généreuse que le sol. Chaque soir des files d'indigènes rentrent lentement dans la ville. Ils portent sur leur tête empoussiérée des fagots de branchages desséchés qu'ils ont ramassés sous le soleil : fruit mesquin du travail de toute une journée. Ils en céderont une partie aux pêcheurs contre quelques poissons. Le reste servira à faire cuire leur repas. Chaque soir également ils croisent une voiture de marque américaine portant un fanion. Un vieillard, le sultan, roule vers une des résidences où il a l'habitude de passer la nuit, rencontre banale qui ne heurte ni l'indifférence du chef ni la résignation des sujets.

LA SÉCURITÉ VAUT BIEN UN AÉRODROME

De quoi, d'ailleurs, ces hommes se plaindraient-ils ? Un regard en arrière leur ferait apprécier le chemin parcouru depuis dix ans. Ils avaient alors l'indépendance, mais aussi l'insécurité. Fréquemment des pillards poussés par la faim dévalaient des montagnes et saccageaient Mukalla. Les portes de la ville étaient fermées à 6 heures du soir. Dans les forts qui protègent la route et dans ceux qui dominent la ville la garde était vigilante. Les poignards ciselés n'étaient pas un ornement.

A la veille de la guerre la Grande-Bretagne avait un souci : garder la route des Indes et, par-delà les Indes, celle de l'Extrême-Orient ; Suez pouvait être menacé par l'ennemi. Le chemin du

Une place a Mukalla. Au fond, la mosquée.

La grande rue avec sa pittoresque animation.

Cap n'était pas invulnérable aux sous-marins. De toutes les façons les routes maritimes sont longues et l'on ne fait plus la guerre sans lignes aériennes.

Dans les différents pays qui bordent l'océan Indien la Grande-Bretagne a installé une ceinture de bases aériennes. Le sultan de Mukalla, traqué dans sa capitale et périodiquement ruiné, pouvait-il refuser la somme importante qu'on lui offrait pour la location des quelques hectares de sable où serait installée la base de Riyan ? Bien plus, parce que l'Europe allait entrer en guerre, on lui apportait, à lui, la paix. Pour assurer la sécurité de son terrain, la Grande-Bretagne dut, en effet, organiser celle de tout le pays. Les forts, remis à neuf, découragèrent par leur seule allure les attaques des pillards. Les indigènes les plus remuants furent enrôlés dans les services de garde. La nourriture et une solde de 2 à 3 roupies par semaine sont les garants de leur fidélité.

Les conditions de vie de la population ont été améliorées. Toutes les traces d'eaux, méticuleusement drainées dans la montagne, furent amenées dans les vallées. Autour des citernes des cultures apparurent : légumes et fruits pour la consommation locale, tabac pour l'exportation. A Gheil, village de l'intérieur, par champs entiers les bottes de tabac de la dernière récolte, suspendues à des cordes, sèchent au soleil. Ce tabac part principalement vers la côte orientale de l'Afrique. Il est emmené par les boutres aux voiles carrées que l'on voit naviguer près de la côte. Leurs aventures se mêlent de légende pendant qu'entre le golfe Persique et la mer Rouge ils transportent tous les produits de contrebande que produisent ou désirent l'Inde, l'Arabie et l'Afrique.

L'instruction des indigènes n'a pas été négligée. A Gheil l'école est le plus grand bâtiment.

MUKALLA, VÉRITABLE PROTECTORAT BRITANNIQUE...

Toutes ces activités avaient fait du sultanat un protectorat de fait, ce que confirma la venue à Mukalla d'un gouverneur anglais. Il eut à faire face à des situations critiques. Pendant les premiers mois de 1949 la famine se développa gravement. En Hadramaout, 80.000 Bédouins étaient privés de toute nourriture. Les remèdes furent à la mesure de la catastrophe. Nous avons vu des groupes de camions chargés de ravitaillement s'enfoncer en titubant dans les brèches que les vallées ouvrent dans la montagne.

Tous les sinistrés ne pouvaient être atteints par les camions. Pour ceux qui vivent loin des routes un pont aérien fut créé. Des Dakota décollaient de Riyan avec une faible réserve d'essence, chargés de vivres qu'ils parachutaient sur les points que les indigènes signalaient en allumant des feux.

Oui, de quoi ces Bédouins se plaindraient-ils ? Chaque soir, quand le soleil se couche sur Mukalla, pendant que le poste de garde présente les armes et que descend le drapeau rouge et vert, ils écoutent le clairon lancer sa sonnerie au rythme lent. Elle est dépouillée de toute résonance guerrière. Elle leur fait goûter le prix de leur tranquillité, alors que dans la grande rue la lumière bleutée de l'éclairage au néon rend plus doux le passage du jour à la nuit.

Il n'est plus besoin de fermer les portes. La paix britannique règne.

... NE RISQUE-T-IL PAS D'ÉCHAPPER A SES GARDIENS ?

Mais on peut se demander si, dans une certaine mesure, ce n'est pas une paix précaire...

On remarque vite parmi les promeneurs de Mukalla des hommes grands, aux cheveux frisés et luisants. Leur allure trahit une race autre que celle des Bédouins. Leur venue dans ce pays est récente. Ce sont des épaves qu'a jetées loin l'ouragan qui vient de bouleverser les Indes. Ils étaient soldats dans l'Haïderabab, l'un des Etats les plus importants de ceux qui sous la domination anglaise avaient gardé quelque indépendance. Les Anglais partis, le gouvernement de Delhi s'empara de l'Haïderabab par un coup de force en 1947. Parmi les soldats musulmans, certains furent tués en combattant, un plus grand nombre furent massacrés, d'autres parvinrent à s'enfuir. Au Pakistan, où la nation est trop nouvelle pour ne pas être intransigeante, ils étaient suspects puisque, musulmans, ils avaient consenti à servir un maharajah hindou. Depuis deux ans, 7.000 d'entre eux ont trouvé un refuge dans les pays du protectorat britannique de l'Arabie. Déjà d'autres Hindous des classes cultivées s'étaient installés dans le Qu'aiti pour y tenir des postes importants. L'un d'eux est chargé de l'aménagement et de l'entretien de la base de Riyan. D'autres sont attachés à la maison du gouverneur... Il y avait là une habileté de l'Angleterre, qui entre elle et les autochtones interposait des maîtres qu'elle contrôlait.

Mais cette habileté ne risque-t-elle pas de se retourner contre elle ? Les Hindous émigrés tiennent par leur fonction des gages sérieux sur les territoires où ils sont installés. Maintenant que l'Hindoustan et le Pakistan sont pratiquement indépendants ils deviennent un centre d'attraction pour les populations qu'ils ont essaimées. Comme il leur serait difficile de faire revenir ces émigrants vers la mère patrie déjà surpeuplée, ils auront plutôt tendance à élargir leur influence jusqu'aux territoires où vivent leurs compatriotes.

Résignée peut-être à abandonner l'Inde, l'Angleterre est certainement résolue à détourner d'elle les pays qui l'avoisinent. Et il n'est pas impossible que dans l'avenir la politique de la « route de l'Inde » consiste à tenir l'Inde à l'écart, comme elle consistait, dans le passé, à s'en approcher.

La défense de l'Arabie, dont Riyan est un élément, prend une singulière importance au moment où il s'agit de découvrir, d'exploiter, puis de protéger le pétrole dont ce pays s'est récemment révélé riche.

Faut-il considérer aussi qu'en cas de conflit l'Arabie est pour les Anglo-Saxons le point le plus rapproché du cœur de la Russie ? Ainsi cette immensité aride cache-t-elle une abondance de problèmes qu'on aurait du mal à deviner.

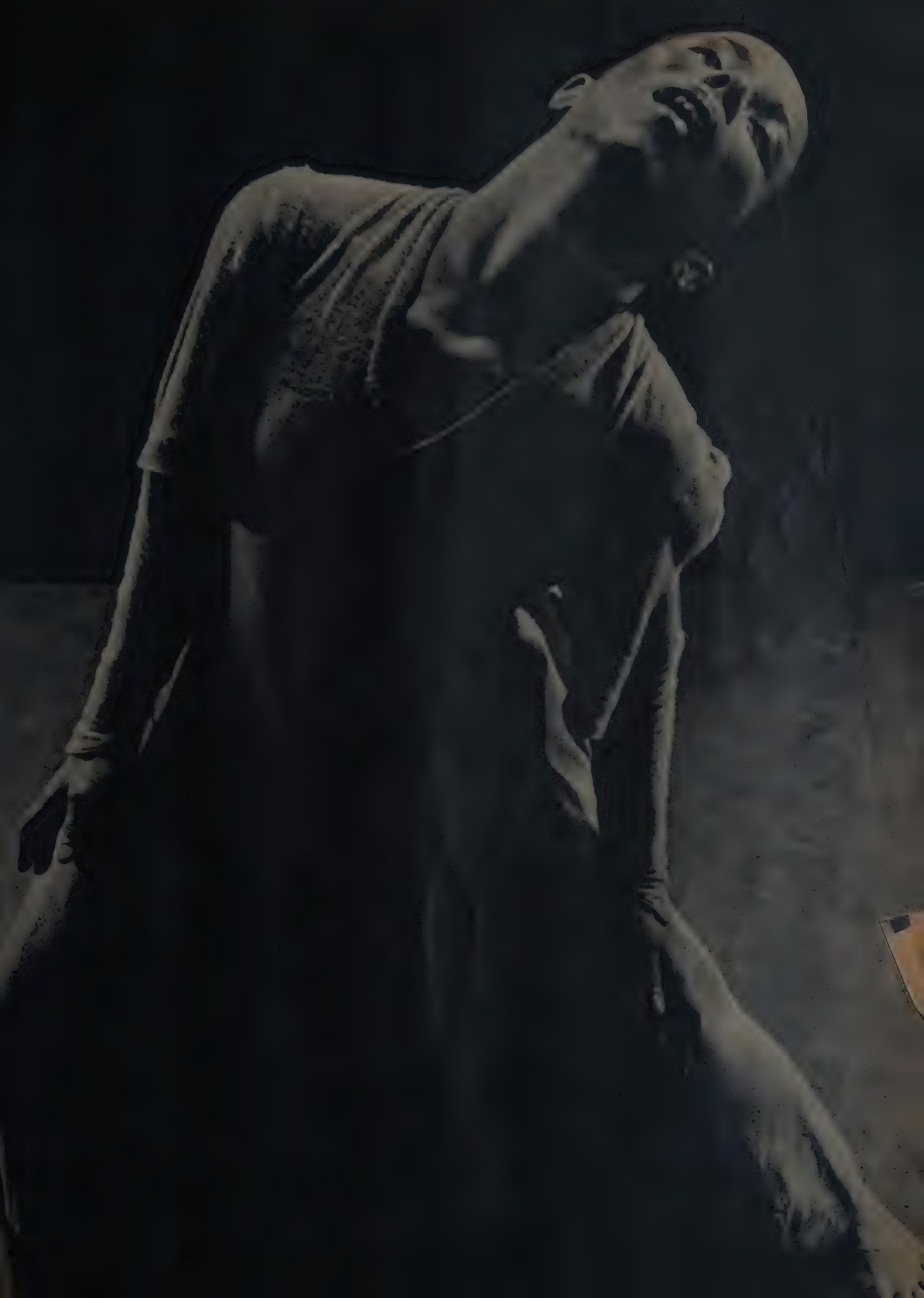
Une population décimée par la faim, un sultan pourri de luxe dans une capitale de rêve, un refuge d'émigrés, un relais stratégique et économique et, dominant cela, la main bienfaisante mais inquiète de la Grande-Bretagne, ce sont les traits qui se dessinent autour de Riyan.

M. Darde.

Serrée entre la mer et une muraille rocheuse garnie de chateaux forts, Mukalla étale sous le soleil ses maisons d'une blancheur immaculée. La ville est batie autour du port, dans lequel des bateaux aux voiles colorées jettent une note vive. La pêche est la principale activité.

INTERPRÈTE DE L'AME NOIRE

Ces beaux documents fixent quelques-unes des expressions plastiq
par lesquelles une danseuse, miss Janet Collins, s'est effor
de traduire le contenu émotionnel d'un pathétique *negro spiritu*
« Personne ne connaît la peine que j'ai eue. » Par la variété
attitudes et leur simplicité si vraie, elle parvient à rendre les angois
et les misères que clame le chant, et l'appel final à la délivra
lance ses bras et son corps dans un fougueux mouvement d'espo
Janet Collins s'inspire aussi des danses noires, ainsi qu'on peut
voir dans la photographie où le tambour accompagne sa mimiq



Les bananes vertes des Antilles, dans leur matelas de fibre et de papier, arrivent au lieu de murissage après avoir traversé l'Atlantique.

NOUS CONNAISSONS MAL NOS RICHESSES

DIEPPE, PREMIER PORT BANANIER D'EUROPE

Comme nous connaissons mal nos richesses ! Combien nous sommes ignorants de nos belles réalisations ! Qu'est-ce que Dieppe dans l'esprit du grand public ? D'abord une plage, une longue plage de galets, la plus proche de Paris, un terminus de trains de plaisir. Ensuite un port de pêche, grand fournisseur de la capitale. Tout cela est exact, mais il est des plages plus jolies et des ports de pêche plus importants, tandis que sous l'aspect de port bananier Dieppe se place en tête de tout le trafic européen. Hambourg ne vient qu'ensuite, largement distancé, tant par l'importance des entrées que par la qualité des moyens.

C'est au cours des années 1935-1936 que furent entreprises et réalisées, quai du Levant, les installations aussi efficaces que spectaculaires qui devaient assurer au port la première place qu'il occupe aujourd'hui, et la Chambre de commerce a réussi là du même coup une grande œuvre sous l'aspect national et une remarquable opération sous l'angle des intérêts portuaires. L'activité du quai du Levant, en effet, a d'heureuses répercussions sur l'ensemble des activités du port. Elle a rendu nécessaire la création d'une flottille de remorqueurs, dont l'amortissement et l'entretien sont largement couverts alors que sans l'existence du port bananier le problème du remorquage se poserait sous un aspect nécessairement déficitaire.

Mais à quoi Dieppe doit-il d'être le premier port bananier d'Europe ? A

QUAIS, BASSINS, PONTS MÉTALLIQUES, GRUES, CHALANDS, REMORQUEURS, FUMÉES NOIRES ET BLANCHES, C'EST TOUT LE DÉCOR DES PORTS DE COMMERCE.

vrai dire, Le Havre, Nantes, Bordeaux, Marseille reçoivent chaque année un contingent important de bananes en provenance des Antilles, mais ne totalisent pas à eux quatre les quelque 85.000 tonnes qui entrent annuellement en France par Dieppe. Cela tient à bien des raisons de commodité, à des habitudes prises, mais surtout aux moyens de déchargement, dont nous allons parler. On imagine aisément la valeur du temps perdu dans un transport de ce genre. Le chargement des régimes, à Basse-Terre ou à Fort-de-France, est sans doute des plus pittoresques, mais il immobilise longuement le navire. Neuf ou dix jours de traversée sont nécessaires aux très modernes bananiers de la Compagnie Transatlantique. C'est dire l'intérêt que présentent des moyens de déchargement qui permettent de les délester de leur cargaison en moins de deux jours.

Un autre avantage de premier ordre offert par le port bananier de Dieppe est d'assurer aux bananes, durant toute la manutention, la même température constante dans laquelle s'est effectué leur transport. Température se situant aux alentours de 13 degrés. Or cette manutention comporte le déchargement proprement dit, le tri suivant les origines et les destinations, et le chargement en wagons ou camions. Toutes opérations qui sont réalisées, à Dieppe, sans changement de température appréciable.

Voyons de plus près le détail de ces opérations. Et d'abord le décor.

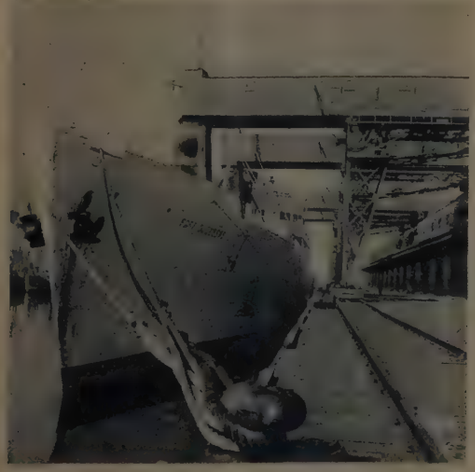
Il est celui de tous les ports industrialisés, et, sous la brume ou le crachin, les personnages de Simenon y évolueraient à l'aise. Aujourd'hui, c'est sur un ciel bleu que les grues métalliques dessinent leurs épures en minces traits noirs.

Quai du Levant, le grand hangar et ses norias s'opposent en gris et noir à la blancheur du bateau bananier accosté. C'est très beau, un bateau bananier, très propre et très élégant. Elégant par ses lignes et ses aménagements intérieurs. On est très heureusement surpris de découvrir, tout près du bureau du commandant, un fumoir que ne désavouerait pas le cercle le plus mondain.

Pour les bananes, l'élégance est secondaire, mais le confort est au premier plan des préoccupations. Parties vertes de la Guadeloupe, de la Martinique ou de la Guinée, elles doivent arriver dans le même état chez le grossiste, qui les fera mûrir à sa convenance dans des chambres chauffées au gaz, entre 18 et 22 degrés, et assurant un milieu hygrométriquement élevé. Le voyage s'effectuant en grande partie sous climat tropical, c'est donc par une ventilation et une réfrigération régulières que la température idéale de 13 degrés sera maintenue dans des cales entièrement doublées de liège.

Un navire de l'importance du *Fort-Duquesne*, sur lequel nous nous trouvons, transporte à chaque voyage 1.200 tonnes dans ses cales à deux étages, ce qui représente environ 100.000 régimes. Aux Antilles, on charge à

C'EST A TRAVERS CETTE ÉNORME MANCHE DE TOILE QUE LES RÉGIMES CIRCULENT A L'ABRI DU FROID.



LE « FORT-DUQUESNE » AVANT LE DÉCHARGEMENT. LES NORIAS EN PLACE POUR LE TRANSBORDEMENT.

CE COIN DE FEU EST CELUI DU FUMOIR OU SE RÉUNISSENT LES OFFICIERS DU « FORT-DUQUESNE ».

AU PLUS PROFOND DES CALES A DEUX ÉTAGES DU BATEAU BANANIER GROUILLANT D'ACTIVITÉ, LA NORIA VA CUEILLIR LES RÉGIMES SOIGNEUSEMENT EMBALLÉS.

dos d'homme... ou de femme, les « doudous » martiniquaises pratiquant couramment le métier de docker. A Marseille, à Nantes et à Bordeaux, le déchargement s'opère par plateaux, ce qui ne va pas sans un pourcentage appréciable de fruits abîmés. A Dieppe, quatre gigantesques norias vont chercher jusqu'au fond du navire les régimes, soigneusement emballés d'un véritable matelas de papier et de fibre, et les amènent, au creux de leurs godets de toile, jusqu'à l'intérieur du hangar.

C'est un long bâtiment — environ 200 mètres — à deux étages. C'est au premier étage que se font la réception et le tri. Il y flotte une odeur bizarre de lait aigre provenant d'un minimum de fermentation. Une armée de dockers s'y agite, cueillant les régimes au plateau d'arrivée, les entassant selon leurs étiquettes avant de les verser dans les gueules des descenseurs.

Le rez-de-chaussée comporte, parallèlement, une piste de chargement pour les camions et deux voies ferrées pour les wagons. Les wagons sont isothermes. Les camions ne le sont pas toujours. Cependant, l'emploi généralisé de camions isothermes assurerait au transport routier une suprématie certaine sur le chemin de fer, en ce sens qu'il évite une opération supplémentaire de transbordement.

Mais cela est une autre histoire, et qui ne regarde pas le port. Ce qui compte, dans le cadre de ces informations, c'est que le hangar du Levant réalise à l'heure actuelle les meilleures conditions de transbordement d'une marchandise fragile qui réclame une manutention rapide, dans un climat constant. Ce qui compte, c'est que le port bananier de Dieppe, premier d'Europe par l'importance de son trafic comme par la perfection de ses aménagements, est digne de la production de nos colonies antillaises, laquelle couvre très largement, outre les besoins locaux, ceux de la métropole et permet même une marge d'exportation, principalement vers l'Allemagne par le port de Hambourg.

En effet, les exportations se sont élevées au cours de l'année 1949 à 193.000 tonnes, et la métropole en a absorbé 173.877.

173.000 tonnes, cela représente environ cent soixante-dix voyages de ces longs bateaux blancs... Deux fois par semaine, l'un d'eux vient appuyer son flanc au long du quai du Levant et ouvrir ses cales à la voracité des norias. Deux fois par semaine, deux cents dockers s'activent durant deux jours, tant au creux des cales qu'à l'intérieur du hangar. Deux fois par semaine, camions et wagons emmènent vers les grands centres les fruits verts que nous consommerons un peu plus tard, dorés, tachés de brun, tendres et fondants.

JEAN-CLAUDE PEDRON.

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte).

LA SUÈDE A PARIS

Plantés depuis quelques jours en bordure des Champs-Elysées, de coquets bungalows excitent la curiosité des passants. Représentant le logis suédois typique, ils entrent dans le cadre de l'exposition « Suède » organisée au Palais de Glace.

On sait que le problème de l'habitat a trouvé en Suède une solution à la fois harmonieuse et pratique dans la préfabrication. Depuis une quinzaine d'années le gouvernement suédois apporte une aide efficace à l'œuvre de construction soit en bâtissant lui-même, soit en accordant des subsides aux particuliers.

A l'intérieur du Palais de Glace, l'exposition est une synthèse de toutes les activités suédoises. Au stand du tourisme, huit toiles du peintre moderne Anders Beckman évoquent dans des dessins originaux aux riches couleurs les différents attraits des régions qui se succèdent du nord au sud du pays sur plus de 1.500 kilomètres.

Rattachée à la Foire de Paris, l'exposition comporte, bien entendu, différentes sections commerciales et industrielles où l'on peut apprécier le fini et la qualité de la production suédoise. Une voiture automobile, des échantillons de bois pour ameublement, la verrerie, les tapis retiennent particulièrement l'attention. Enfin, la section alimentaire n'est pas la moins appréciée du public. Sur une immense table, au centre du restaurant, sont étalés les *smör gas bord*, hors-d'œuvre à la mode russe, au nombre de deux cents environ, amenés chaque jour par avion de Stockholm.

La présentation à la presse, l'inauguration de l'exposition ont fait en outre apprécier aux Parisiens une autre « spécialité » suédoise : la cordialité de l'accueil, aussi bien chez les personnalités officielles que chez les fraîches Suédoises en costume national. C'est cette affabilité si spontanée qui a sans doute valu à la Suède son renom de « paradis du téléphone ». En effet, dans ce pays rêvé la standardiste vous donne l'heure, la température ou l'état météorologique, elle vous réveille à l'heure que vous désirez, et même elle vous appelle quand le numéro que vous aviez demandé en vain se trouve libre !

Pierrette Sévin.

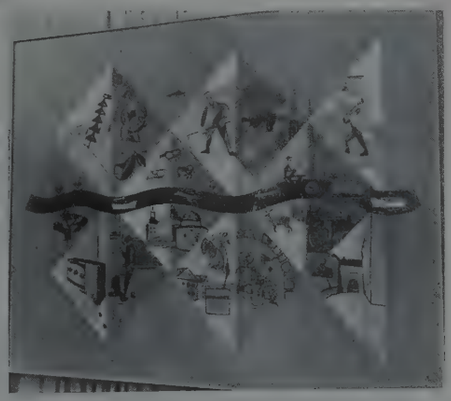
Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

Dans un des nombreux stands installés au Palais de Glace, ces deux aimables Suédoises offrent aux visiteurs de l'exposition des souvenirs et des jouets venus de leur pays.

M. Nordling, M. Claeson, l'organisateur, et le ministre du Commerce suédois assistent a l'inauguration de l'exposition.

Grace a son bois, la Suède peut produire de très nombreuses maisons préfabriquées.

L'exposition est vaste et résume parfaitement les activités variées et la vie du pays. Les visiteurs, vivement intéressés, vont de stand en stand. On remarque particulièrement (ci-dessus, a droite) ce prototype d'une voiture suédoise aux lignes très modernes.



L'une des huit toiles ou, en un raccourci saisissant, le peintre Anders Beckman a fixé les différents aspects de son pays.

TREMON. « BISON. »

LE SALON DES ANIMALIERS

DANS le cadre élégant et bien parisien que leur offre le Cercle Volney, les animaliers présentent leur Salon annuel. Sympathique réunion qui, dans la « Saison », est toujours un petit événement. Les animaux ont fort heureusement beaucoup d'amis, et il est bien naturel que ceux qui s'emploient à surprendre et à fixer les attitudes des « frères inférieurs » voient leurs efforts suivis avec intérêt, surtout lorsqu'ils ont du talent et que, toute autre considération mise à part, leurs œuvres se recommandent par elles-mêmes.

L'animateur du Salon, M. Ed. M. Sandoz, dont le grand talent de sculpteur est dès longtemps admiré de ses pairs et du public, a su réunir autour de lui un groupe d'artistes qui présentent des œuvres d'une indiscutable probité. On sait, d'autre part, avec quelle activité M. Sandoz s'emploie à défendre les intérêts de ses confrères et à aider à répandre et à fortifier leur réputation. Dans cet ordre d'idées l'exposition qu'il organisa l'an passé à Lausanne n'a pas été oubliée. On sait comment elle mit en valeur les animaliers français auprès de nos amis suisses et contribua ainsi utilement au prestige artistique de notre pays.

Parmi les œuvres exposées cette année on remarquera les envois de Mlle Adrienne Jouclard, dont la manière preste et nerveuse sait si bien « attraper » le mouvement et qui joint à la sûreté de son dessin, quand elle le veut, le brio du coloriste. M. Guyot a des études largement traitées. On aimera aussi sans doute les attelages vigoureux de Dubaut, les envois de Reboussin, dessinateur plein de maîtrise et qui a rapporté de ses voyages des impressions où l'exactitude se joint au pittoresque. Notre ami Brenet a une toile qui fait honneur au peintre et à l'homme de cheval. Du côté des sculpteurs on appréciera la sûreté d'Hilbert et de Godebaux, l'élégance d'Ivernet et les pittoresques oiseaux de céramique de Rousseau. Bien entendu, nous n'oublierons pas les sculptures de M. Sandoz. Il est, avec Jouve et ses « fauves » si connus, un des piliers de ce Salon.

Et pourquoi ne pas dire que nous avons regardé avec un plaisir amusé les dessins de Mlle Assunta Toggenburg ? Cette jeune personne a dix ans, paraît-il, et les problèmes esthétiques se ramènent pour elle à montrer l'ânon courant après un papillon et à rappeler les fastes du cirque. Comme c'est reposant!

R. D.

ADRIENNE JOUCLARD. « TROUPEAU. »

MUGUET. « SANGLIER. »

SANDOZ. « POISSON. »

JOUVE. « PANTHÈRE. »

Un rideau de fer sépare la Corée du Nord (soviétique) de la Corée du Sud. Des soldats coréens équipés a l'américaine y montent la garde.

MON SÉJOUR EN CORÉE (*)

par Louise Weiss

De Tokio à Séoul, capitale de la Corée, les quadrimoteurs des Northwest Air Lines mettent six heures. Le trajet est admirable. L'avion survole le Fujiyama, volcan sacré du Japon, la mer Intérieure, dont on aperçoit les îles et devine les temples, Tsoushima, lieu de la célèbre bataille russo-japonaise, puis les pures montagnes du vieil Empire du Matin calme. A Séoul et dans toute la campagne, les femmes portent de longues jupes blanches, des blousons de couleur vive et des chaussures en forme de gondole. Les hommes se promènent en impeccables vêtements blancs. Les vieux sont coiffés de cages en crin retenues sous le menton par des lacets ornés de perles d'ambre. Tel était d'ailleurs le costume chinois avant la conquête mandchoue. Mais, un peu d'histoire...

LA CORÉE INDÉPENDANTE

Et d'histoire moderne, d'abord. Au Caire en 1943, à Potsdam en 1945, les Alliés avaient décidé la création d'une Corée indépendante. Dans cet esprit, un accord militaire était intervenu, lors de la commune victoire, pour confier, au nord du 38e parallèle, le désarmement des Japonais battus aux Russes et de s'en remettre pour ce désarmement, au sud du 38e parallèle, à l'armée américaine. Les Japonais renvoyés dans leurs foyers, de libres élections devaient être organisées qui permettraient aux Coréens de se donner le gouvernement de leur choix. Puis les armées russes et américaines se retireraient. Telles étaient les conventions. Toute autre chose advint. Les Japonais furent désarmés, bien sûr, et rapidement, mais les Russes et les Américains, ni directement ni en portant leurs difficultés devant l'Organisation des Nations Unies, ne purent s'entendre sur le statut de cette Corée indépendante qu'ils avaient voulue et promise aux Coréens. Les Russes voulurent prendre avantage de leur présence au nord du 38e parallèle pour organiser toute la Corée en *République démocratique populaire* sur le modèle des autres formations soviétiques de Sibérie (avec massacre des rares éléments citadins bourgeois, déportation des éléments paysans aisés, fermeture des églises chrétiennes et élections forcées pour des listes de candidats choisis — selon leur technique habituelle). Indignés, les Américains, tout en retirant leur armée d'occupation de la Corée du Sud, ne les laissèrent point faire. Ils veillèrent dans leur zone à de libres élections qui donnèrent la majorité au gouvernement constitutionnel actuel du président Shygman Rhee, apparenté aux autres démocraties du monde.

LA CORÉE AVANT LE XXe SIÈCLE

Passons au déluge. L'histoire ancienne de la Corée se perd dans la nuit des temps. Les infiltrations japonaises modernes n'avaient véritablement commencé qu'après la victoire du Japon sur les Russes, en 1905. Auparavant la Corée était un territoire fermé qui avait longtemps vécu sous la suzeraineté de la Chine, mais dont les empereurs de Pékin n'arrivaient pas à faire façon. Les échanges d'ambassadeurs, le paiement des redevances n'allaient guère sans à-coups. On massacrait les étrangers. En 1895, lorsque la Chine abandonna sa souveraineté, Séoul était devenu une manière de petit Pékin dont les pavillons couronnés de dragons et de génies dormaient au bord d'étangs couverts de nénuphars. Les vieilles murailles avaient éclaté, mais leurs somptueuses portes demeuraient, à l'ombre desquelles des dizaines de sorcières que le bouddhisme n'avait pas chassées pratiquaient leurs danses et leurs exorcismes.

Autant qu'on puisse le savoir, les Chinois étaient entrés pour la première fois en Corée un millénaire avant Jésus-Christ. Ils y avaient trouvé une population d'origine inconnue, vivant dans des cavernes, qu'ils civilisèrent. Le bouddhisme pénétra dans la péninsule vers la fin du IVe siècle et de là gagna le Japon. La Corée fut d'ailleurs la plus grande avenue de la civilisation

(*) Voir *France-Illustration* du 1er avril 1950.

CERTAINS CORÉENS N'ONT PAS ENCORE RENONCÉ A LEUR COSTUME NATIONAL.

CETTE JEUNE CHANTEUSE CORÉENNE RESTE FIDÈLE A SON TAMBOUR.

chinoise vers l'Extrême-Asie. Les monuments, la peinture, la céramique le prouvent. D'intéressantes comparaisons ont été faites, par exemple, entre les temples de Kyoto et de Nara et ceux de la Corée. Le bras de mer qui séparait les deux pays était facile à franchir. Les guerres et le commerce multipliaient les contacts, les échanges.

Mais la Corée offre, de plus, aux ethnographes quantité d'édifices qui s'apparentent aux pierres et monuments des civilisations non chinoises, tels les rochers druidiques ou les mastabas de l'ancienne Egypte. On y trouve des bâtiments funéraires rappelant la pyramide à degrés de Zozer (plateau de Saggarah). On en découvre d'autres, inspirés des premiers, devenant des pagodes au lieu d'évoluer vers des pyramides lisses comme celles de Gizèh. Le problème des influences ignorées se pose. Ou peut-être l'archéologie en arrivera-t-elle à la conclusion que les civilisations d'un certain âge mental produisent toujours les mêmes constructions, les mêmes ornements, les mêmes objets artisanaux. J'ai retrouvé le serpent à plumes, le Quetzacoatl du Mexique en poutres soutenant le toit des temples dans la campagne environnant Séoul.

L'ACTUALITÉ

En l'an de grâce 1949 de l'ère chrétienne la Corée en était à l'année quatre mille et quelque de son calendrier. Comme patron de sa jeune indépendance elle se reconnaissait le légendaire, le belliqueux Togoun, héros né d'un ours de ses montagnes et d'une très belle femme. Les soldats, les enfants chantaient un hymne à Togoun, au grand mécontentement des révérends pères des Missions, qui enseignaient au contraire dans leurs écoles que tous les hommes descendaient d'Adam et d'Eve. J'assistai à de furieuses discussions.

En tout état de cause, pendant mon séjour à Séoul (1.500.000 habitants) la Corée demeurait partagée par le 38e parallèle et souffrait affreusement de cette section. Le Nord, qui possédait le charbon et la force hydraulique, privait le Sud de chaleur et de lumière. En revanche, il ne mangeait pas à sa faim, la plus grande partie du riz poussant dans le Sud, qui, obligé de se battre contre le froid et l'obscurité, tout au moins ne connaissait pas la disette. Les Japonais ne pouvaient plus exiger leur contingent de céréales ni obliger les Coréens à se contenter de sorgho ou de millet, mais, nouveau désastre : trois à quatre millions de réfugiés du Nord s'étaient abattus sur le Sud, fuyant les Soviets et la famine. Il fallait les loger, les nourrir et les surveiller, car avec

LE COLONEL LIMB, ACTUELLEMENT MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

ET VOICI LE MAUSOLÉE ÉLEVÉ SUR LE TOMBEAU DE SES ANCÊTRES.

eux passaient des agents de sabotage et des propagandistes rouges qui organisaient des guérillas, se livraient à des actes de terrorisme et s'opposaient par tous les moyens au relèvement du pays.

Le 38e parallèle se présentait comme un front continu lorsque j'y fus en jeep par des chemins défoncés et des rivières passables en jonque. Les réfugiés ne traversaient plus les lignes que très difficilement. Les soldats s'interpellaient d'une tranchée à l'autre. A Kaesong, ville du front gardée par des tortues de pierre et des régiments équipés à l'américaine, je reçus accueil et abri chez des missionnaires protestants des Etats-Unis, le vénérable couple Anderson, depuis trente ans dans la région et que la bataille ne faisait pas fuir. Une de leurs filles, morte en bas âge, était enterrée au flanc de la colline, sous le feu des Coréens rouges. Leur porridge et leur café, leur sympathie et leur intrépidité me réconfortèrent. Qu'ils soient ici chaleureusement remerciés !

Le général Roberts, qui avait en 1944 mené sa division motorisée de Normandie en Saxe, instruisait, aidé par cinq cents officiers, l'armée de la Corée du Sud. Il se disait satisfait des aptitudes militaires du peuple. Le matériel qu'il livrait aux troupes arrivait à destination. Ses avis étaient écoutés. Oui, les descendants de Togoun étaient belliqueux, contrairement aux Chinois, qui n'aiment que le commerce. Mais l'Amérique était encore présente sous une autre forme en Corée. Des experts civils, techniciens de tous ordres, faisaient partie du personnel de l'ambassade des Etats-Unis à Séoul et conseillaient les fonctionnaires de Shygman Rhee, qui manquaient quelquefois d'expérience en s'asseyant aux places occupées pendant si longtemps par les Japonais.

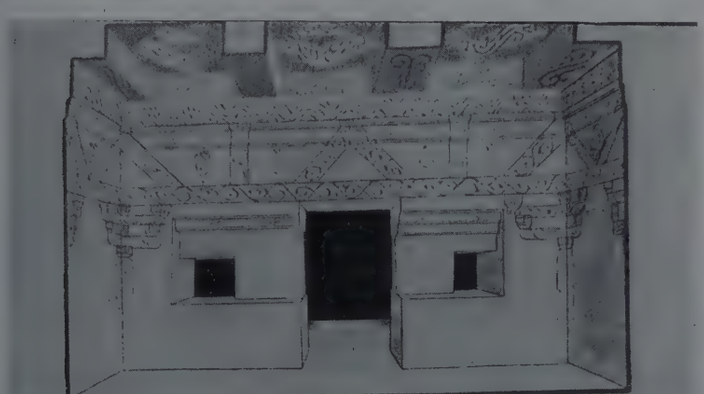
La Corée du Sud pouvait exporter du minerai de tungstène, du graphite, des poissons et des plantes médicinales, notamment le ginseng, cultivé sous des abris de paille. Elle avait besoin de vivres, de matières premières, de charbon, d'engrais, d'essence et d'huile, de papier, de sel, de machines et d'outils. L'agriculture avait beaucoup souffert de la guerre. La remise en état des terres et le reboisement étaient à l'ordre du jour. Les grandes propriétés des Japonais avaient été morcelées et dévolues aux paysans, première étape de la réforme agraire, la plus facile. D'ailleurs les pêcheries devaient être

L'ancienne magnanerie de l'impératrice de Corée, d'une architecture bien caractéristique, dort au bord d'un étang couvert de nénuphars.

rééquipées. Le grand souci de l'Amérique était que la famine — spectre familier de l'Extrême-Orient — fût définitivement vaincue en Corée. D'ailleurs une politique générale de paix dans le Pacifique devait être fondée sur cette idée. Plus de disette ! Les Etats-Unis s'étaient montrés fort généreux à l'égard des Coréens. Le pays leur était reconnaissant de son indépendance, de sa force militaire et d'un début appréciable de bien-être. De 1945 à juillet 1948 Washington avait donné 250 millions de dollars à la Corée, notamment pour des achats de vivres, d'engrais et de machines agricoles. Des suppléments étaient prévus pour certains financements, notamment ceux d'importations provenant du Japon. Autres dons : 101 locomotives et diverses machines, 32 millions de dollars en investissements variés et une masse de stocks militaires. Séoul fourmillait de monde. Le président Shygman Rhee en tête, le gouvernement était composé de patriotes qui pendant toute leur vie, et le plus souvent à l'étranger — des Philippines, de Chine, des Indes, des Etats-Unis — avaient lutté contre l'emprise des Japonais. Ils étaient animés des principes constitutionnels et sociaux qui jusqu'à présent avaient assuré vie, ordre et progrès aux démocraties de l'Occident. Le terrible, l'infécond isolement de la Corée, qui ne s'était ouverte aux influences extérieures que dans la seconde partie du XIX[e] siècle, avait définitivement pris fin. Ministre des Affaires étrangères, le colonel B. C. Limb me déclara :

« En ces années critiques, tandis que cinquante nations alliées luttent contre le communisme, notre Corée ne se trouve-t-elle pas aux avant-postes de la liberté ? Si nous échouions dans notre défense des thèses démocratiques, non seulement nous trahirions nos amis, mais nous commettrions un crime à l'égard des générations à venir... »

En l'écoutant j'étais frappée par la similitude des frontières de Corée et d'Indochine, similitude de signification politique et stratégique. A parcourir l'Asie on constatait qu'il était impossible pour les signataires du pacte atlantique de se désintéresser de la frontière du Viet-Nam et que l'élaboration d'un pacte du Pacifique, si souvent reculée, s'imposait.



Cette tombe du V[e] siècle rappelle les mastabas égyptiens...

... et cette pagode se rapproche de la pyramide a degrés de Zozer.

M. GEORGES DUHAMEL

PARRAINE DEUX DIGNITAIRES DE LA LÉGION D'HONNEUR

M. J. LACOUR-GAYET et M. L. PIERARD

A deux reprises en quelques jours, M. Georges Duhamel, notre éminent collaborateur, a parrainé dans l'ordre de la Légion d'honneur, dont il est grand officier, deux nouveaux dignitaires auxquels nous sommes heureux d'adresser nos félicitations.

Au palais de l'Elysée, M. Louis Pierard, député de Mons, président du groupe parlementaire franco-belge, écrivain, essayiste de talent en même temps que grand ami de toujours de la France, recevait des mains mêmes du président de la République la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Au Cercle interallié, au cours d'un déjeuner que présidait M. Georges Bidault, les nombreux amis que compte M. Jacques Lacour-Gayet, membre de l'Institut, dans les milieux académiques, politiques et économiques, fêtaient son élévation à la dignité de grand officier.

On reconnaissait, parmi les convives, M. Louvel, ministre de l'Industrie et du Commerce, MM. Louis Rollin, Jules Julien, Louis Marin, anciens ministres, Delbos, président du groupe radical, Bonnefous, Verlomme, préfet de la Seine, Léonard, préfet de police, Léon Jouhaux, président du Conseil économique, le baron Seillière, M. Charles Roux, Brehier, Albert Buisson, de l'Institut, le baron Hottinguer, MM. Miraux, de Montfort, etc.

Dans une savoureuse allocution, M. Georges Duhamel, célébra en M. Jacques Lacour-Gayet, « curieux homme et homme curieux », l'historien, le juriste, l'économiste, le grand voyageur, le critique des activités et des sociétés humaines.

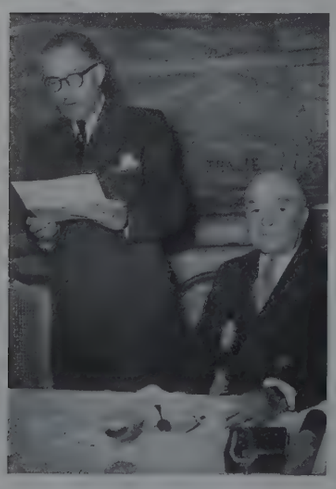
Il avoua ne pas savoir, parmi tous les aspects de la personnalité de M. Jacques Lacour-Gayet, lequel était le plus attachant et, parmi toutes ces qualités, la plus éclatante. Car, « comme les hommes de notre nation, il montre volontiers plusieurs visages ».

Cependant, ce qu'il salua en lui, ce fut surtout l'auteur des Propos d'un libéral, *« l'avocat ou mieux, l'apôtre du libéralisme dans tous les domaines ».*

L'illustre écrivain, « cédant à son propre rêve », fit à ce propos l'éloge du libéralisme, dont il est lui-même un si brillant défenseur.

M. Georges Duhamel remet la plaque a M. Jacques Lacour-Gayet.

Le président Georges Bidault prononça lui aussi une allocution.



A gauche : la lecture du message chaleureux adressé par M. Reuter.
A droite : notre éminent collaborateur Georges Duhamel parle.

Il me plaît, dit-il notamment, de croire que la haute distinction dont Jacques Lacour-Gayet se trouve aujourd'hui favorisé s'adresse tout particulièrement au philosophe du libéralisme.

J'accepte, disant ce que je vais dire, d'attirer sur moi la vindicte des doctrinaires, j'accepte de soulever l'indignation des fanatiques — oh ! combien vertueux ! — qui cachent leurs appétits personnels sous les voiles ou les drapeaux des intérêts collectifs, mais je vais déclarer ici, déclarer une fois de plus que je suis individualiste. Tout ce qui, dans l'histoire de notre monde convulsionnaire, tout ce qui honore l'homme, tout ce qui justifie en quelque sorte l'espèce, tout ce que je trouve marqué d'excellence est, au principe, l'œuvre d'individus remarquables. Les grandes nations, à l'estime de l'observateur attentif, sont les nations qui engendrent généreusement des hommes de mérite. L'individu s'élève parfois au sublime. La collectivité ne me semble pas encore en mesure de se libérer des servitudes originelles, disons des servitudes animales.

J'ai vu, depuis un demi-siècle, se développer, dans toutes les nations dites civilisées, un phénomène inquiétant, redoutable, de caractère panique, un phénomène qui va contre l'histoire, contre toute expérience, contre le bon sens, contre le génie même de l'espèce et que l'on nomme l'étatisme. J'ai vu l'Etat, qui n'est qu'une abstraction, un fantôme — et qui donc ne possède aucune de ces hautes vertus qui engendrent les pensées fortes, qui déterminent les actions fécondes — j'ai vu l'Etat jour après jour retirer à l'individu non seulement toutes les missions véritables, mais encore et surtout le libre jeu des facultés créatrices.

Au point où en sont les sociétés humaines, on peut se demander si l'initiative individuelle, avec ce qu'elle suppose de liberté, avec ce qu'elle comporte de responsabilité, n'est pas à ranger dès maintenant au nombre des souvenirs, des rêveries défuntes, des utopies, des chimères.

Est-il nécessaire d'ajouter que je suis un individualiste discipliné, un individualiste respectueux, que je marque précisément les frontières de ma liberté personnelle à la place même où commence la liberté de mon prochain, que je réclame pour tous les autres ce que je souhaite pour moi-même et que mon individualisme ne succombe jamais aux illusions de l'anarchie ?

J'ai consacré une part de ma vie et de mes forces à proclamer cette foi individualiste. Je dis bien cette foi et non cette religion, car, hélas ! le nombre des gens à qui je pourrais me sentir relié me semble, somme toute, petit. Le nombre des gens qui s'élèvent contre les empiétements de l'étatisme et du dirigisme, qui le font avec courage et persévérance, ce nombre est si faible, aujourd'hui, que l'observateur désintéressé peut en éprouver de l'amertume, de la douleur...

Le président Georges Bidault, à qui il appartenait d'apporter l'estime du gouvernement au récipiendaire, conclut au succès de « la liberté d'entreprise et du devoir d'entreprendre ». Ajoutons que le président de la Chambre des représentants du Grand-Duché, M. Reuter, retardé par un accident de route, avait adressé un message chaleureux à l' « ami fidèle et dévoué du Luxembourg » qu'est M. J. Lacour-Gayet, lequel exprima en termes émus sa gratitude.

Photographies *France-Illustration* (R. Boulet).

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

L'esprit de 1900

Jours heureux et sans histoire, surtout sans histoires. Rien à signaler sur ce journal. » Je tire ces mots du journal de Maurice Donnay, à la date du 31 décembre 1905. Oui, les gens heureux n'ont pas d'histoire. A tel point qu'au début de ce siècle il leur arrivait de trouver la vie un peu creuse. Quelques mois plus tôt, dans l'été de cette année 1905, le même Donnay, pour passer un jour de pluie à Saint-Gervais-les-Bains, avait lu un livre de Lenôtre sur la chouannerie. Et son journal, ce soir-là, avait recueilli les notes que voici :

« A la bonne heure ! voilà des gens qui vivaient dangereusement. Mais à l'heure actuelle, en 1905, comment vivre dangereusement, à moins d'être explorateur, ou voleur, ou coureur ?... Il y a encore le métier d'anarchiste ; mais ce métier lui-même devient pacifique. Les communistes répudient maintenant la propagande par le fait et préconisent la propagande par l'exemple et par l'idée... Vivre dangereusement, oui, je crois bien que Faguet a raison, Nietzsche n'a jamais trouvé de plus belle formule ; mais comment vivre dangereusement ? »

Le siècle qui commençait à peine s'est chargé de résoudre le problème qui inquiétait le bon Donnay. Un jour de mauvais temps sur la Côte d'Azur, une actrice qui arrive en retard à la répétition, un après-midi trop chaud au concours du Conservatoire, voilà ses soucis, ses ennuis. Il note encore, un jour de 1908 : « Je relis ce journal. Certaines choses me paraîtront plus tard bien insignifiantes... Oui, mais telle note, tel détail, c'est comme une odeur qui vous rappelle toute une époque... » Un monde disparu se lève de ces pages, en effet. Un monde où tout était facile : l'argent, le bonheur, l'esprit. Surtout l'esprit... A relire celui que Donnay fait comme il respire, on prend du défunt Boulevard une idée assez affligeante.

Il est vrai que ce journal est porté à notre connaissance sous une forme très mutilée. L'éditeur nous en prévient : « On a dû pratiquer de larges coupures dans ce journal. Ecrit pour l'auteur lui-même et pour les siens, il comporte une partie intime que clôt le mur de la vie privée. » On devine, en effet, que de copieux escamotages nous dérobent un autre aspect de la vie parisienne au temps des années insouciantes : celui des complications sentimentales dont cette vie aimait à s'encombrer pour meubler l'ennui d'être trop heureux. Et puis il y a autre chose : « En outre, poursuit l'avertissement, si Maurice Donnay excellait à saisir les ridicules, ce trait, cette pensée, jetés sur le papier pour son amusement, il n'eût pas souhaité de les voir livrés au public. » Osons dire : tant pis. Les traits que cet émondage a épargnés font regretter qu'il n'y en ait pas plus. Trop de X... trop de Z... cachent des noms qui furent sans doute célèbres, mais qui sont aujourd'hui bien oubliés. Pourquoi dissimuler, par exemple, le héros de cette petite comédie en trois actes dont je recopie le scénario :

La barbe et les cheveux de B...

Théâtre-Libre, jeunesse. Je le rencontre avec de longs cheveux et sa barbe, maigre : un Christ purée.

Il est chevalier de la Légion d'honneur. Théâtre-Français. Il fait couper ses cheveux et sa barbe.

Enfin, officier de la Légion d'honneur, académicien. Il rase sa moustache, il a la figure rasée pour prononcer le discours le plus rasant qu'on ait jamais entendu sous la Coupole. Il porte la redingote et veut avoir l'air d'un Anglais; il a l'air d'un cocher de corbillard.

Oui, pourquoi ce B... cache-t-il — si mal d'ailleurs — le nom du brave Brieux ? Ce qu'il y a de mieux dans ce journal de Donnay ce sont les rosseries. Elle sont troussées avec gentillesse. Tout simplement, en descendant de la Butte au Boulevard, puis au Théâtre-Français, puis au quai de Conti, cet aimable Donnay est resté Montmartrois. Il s'amuse de ce Tout-Paris dont il est devenu la fine fleur, et il en rit sous cape. Durant sa campagne académique, les notes qu'il confie le soir à son carnet le vengent des visites qu'il a dû faire dans la journée. Quand il apprend que la cravate rouge lui est réservée dans la promotion de la Société des Gens de lettres, il écrit : « Je vais donc être nommé commandeur dans une rafle. » Et, tandis qu'on répète une de ses pièces au Français, il note : « Pauvre Comédie-Française ! Impression de monter dans un fiacre dont le triste cheval, maigre, usé, n'en peut plus. » C'était en 1908... Déjà !

C'était en 1908, 1910, 1912... *J'ai vécu 1900,* dit le titre du livre (Fayard). Le moins bon de ces bonnes années, ce sont les mots qu'on y faisait, et que le bon Donnay collectionne avec une fâcheuse complaisance à l'à peu près, un coupable penchant au calembour. Faut-il citer ?

« Vous avez de hauts talents.
» Des talents Louis XV. »

Ou encore, quand les jupes entravées furent à la mode :

« Cette entravée avait une robe qui la moulait d'une façon exfessive. »

Tel était l'esprit dont on s'égayait en dînant chez Paillard ou au Café Anglais. Ah ! oui, les hommes de cette époque étaient heureux à bon compte ! Mais tout cela est si loin ! Songez donc, voici les prix du concours du Conservatoire, le 29 juin 1914. Femmes : M[lles] Falconetti et Mary Marquet. Hommes : MM. Roger Gaillard et Yonnel... Comme le temps passe !

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Bal du lieutenant Helt
La Mariée est trop belle...

Pour un jeune auteur dramatique, c'est toujours un cap difficile à franchir que celui de la seconde pièce. M. Gabriel Arout, qui, voilà quelque deux ans, avait fait des débuts remarqués avec *Pauline ou l'écume de la mer,* donne aux Mathurins *le Bal du lieutenant Helt,* et son cas se trouve remis en question. *Pauline,* assurément, n'avait rien du chef-d'œuvre. On y relevait de la tension et de l'artifice. Mais, enfin, l'auteur avait le sens de la grandeur ; son dialogue ne manquait pas de force et, le plus souvent, sonnait juste. Bref, on avait affaire à un homme de théâtre.

Le Bal du lieutenant Helt nous apporte la confirmation que M. Gabriel Arout est un auteur doué. Le sujet qu'il a choisi est proprement cornélien. Un officier peut-il se refuser à l'exécution d'un ordre qu'il juge déshonorant ? Autrement dit, la conscience individuelle garde-t-elle ses droits devant la collectivité triomphante ? L'action se déroule en Palestine, avant que les Anglais eussent abandonné leur mandat, peu après la fin des hostilités. Le lieutenant Helt, excellent officier, qui, ce soir-là, se trouve donner un bal à ses camarades, reçoit de son colonel l'ordre de commander le lendemain le peloton d'exécution qui fusillera un « terroriste » juif. Or ce terroriste lutta pendant la guerre européenne dans l'armée anglaise. Le lieutenant Helt, sans être son ami, sut l'apprécier, et il se demande si le condamné n'est pas dans son droit en se battant contre l'Angleterre pour l'indépendance de la Terre Sainte.

Où Gabriel Arout montre sa qualité d'auteur dramatique, c'est lorsqu'il insère ce cas de conscience dans une intrigue sentimentale assez solidement nouée et d'un développement plausible. Le lieutenant Helt a une maîtresse capiteuse et qui l'adore, Cora Russel. Il a aussi un camarade, le lieutenant Norfolk, qui le déteste cordialement pour autant qu'il sent chez Helt un homme tourmenté par des scrupules qu'il réprouve. Or cet officier, fermé à tout ce qui n'est pas la consigne, est fiancé à l'aimable Marie de Rouvre. Celle-ci a de l'amitié pour Helt, une amitié bien proche de l'amour. Après avoir, sans succès, tenté auprès de son colonel d'être relevé de sa mission homicide, Helt, malgré ses principes qui lui interdisent de jeter les yeux sur une femme promise à un autre, se laisse aller à aimer Marie de Rouvre. Il sait que Norfolk le tuera, et c'est bien ce qui se produit. Aimait-il Marie ? Peut-être. En tout cas sa mort prévue le délivrera d'une intolérable contrainte.

Plusieurs scènes de la pièce sont d'un bel accent dramatique, celle notamment où le colonel demande à l'Arabe Hassein-Bey de trancher le cas de conscience qui est justement celui où se débat Helt, celle encore où Marie de Rouvre s'efforce de conquérir le malheureux sans soupçonner qu'elle l'entraîne à la mort. Le premier acte est un peu lent, le deuxième laisse trop préjuger le dénouement, de sorte que le troisième n'a plus rien à nous apprendre. M. Arout aurait avantage à condenser son texte. Mais la pièce est à voir.

M. Michel Auclair, dans le rôle du lieutenant Helt, est intelligent et tourmenté, quoique un peu mou et insuffisamment « beau ténébreux » pour justifier ses succès auprès du sexe. Peut-être son personnage eût-il mieux convenu à Jacques François, excellent d'ailleurs en Norfolk. Emilio Carrer est un parfait Hassein-Bey, Oriental subtil et très à l'aise dans sa dialectique. Charles Nissar a de l'autorité, Michèle Alfa, toute la sensualité nécessaire. Lise Topart, dont la voix n'a jamais été plus troublante, est toujours un fruit vert, mais un fruit de mancenillier. Excellente mise en scène de Marcel Herrand.

M. Michel Duran a prouvé avec *Bonne chance, Denis,* qu'il était tout à fait capable de s'évader du Boulevard pour toucher à la haute comédie. Il était revenu au Boulevard dans *Sincèrement,* mais avec tant de grâce et de bonheur que le nom de Marivaux venait tout naturellement à l'esprit. Sa nouvelle pièce, *la Mariée est trop belle,* défendue par André Luguet et Claude Génia au théâtre Saint-Georges, a déçu. Les deux premiers actes ne font rire que par à-coups et sans grande conviction. L'auteur tente vainement de nous intéresser à l'histoire de ce riche industriel, Christian Villemont, qui, ayant épousé depuis six ans l'aimable Martine, sensiblement plus jeune que lui, l'aime, mais, trop absorbé par ses affaires, la laisse peu à peu s'éloigner de lui.

L'inévitable arrive. Martine fait la connaissance d'un beau garçon oisif, Bernard Chantaume, et décide de fuir en sa compagnie. Cela nous conduit au troisième acte, où tous les personnages font feu des quatre fers, savoir : Christian, qui affecte un calme olympien plus efficace que la colère ; Martine, qui voudrait convaincre son mari qu'elle ne l'aime plus ; l'amant putatif, Bernard Chantaume, qui assume tous les ridicules de l'aventure ; Gilbert Vallot, petit cousin farfelu et dénonciateur frénétique ; M[me] Decluze, mère de Martine, Battandier, joyeux Lyonnais à l'accent fort convaincant, etc. On rit de bon gré, mais les ficelles sont trop visibles. Pour empêcher Martine de fuir avec le funambulesque Chantaume, on découvre au dernier moment qu'elle est enceinte, et son mari la gifle. Ce serait presque du Jean de Létraz. Michel Duran vaut mieux que cela.

André Luguet montre son autorité habituelle, mais la différence d'âge entre Claude Génia, toujours charmante, et lui est un peu trop accusée. Claude Nicot n'avait pas besoin de répliques aussi forcées pour faire valoir ses dons comiques. Pierre Jourdan tire ce qu'il peut d'un rôle par trop conventionnel.

PETITES CHRONIQUES

UN GESTE BRITANNIQUE

Le sort du navire de guerre français *Duguay-Trouin,* capturé par les Anglais à la bataille de Trafalgar et rebaptisé par eux *Implacable,* avait ému l'an dernier tous les Français respectueux des souvenirs glorieux de leur pays. Le vieux bateau, ancré à Portsmouth, aurait été rendu à notre pays s'il n'avait été trop coûteux de le ramener en France. Il fut finalement coulé.

Sir Oliver Harvey, ambassadeur de Grande-Bretagne, a remis à la ville de Rochefort deux souvenirs du *Duguay-Trouin.* Cette restitution émouvante a donné lieu à une cérémonie à laquelle assistaient MM. Gaborit, Brusset et Faraud, députés, et M. Raymond Laurent, secrétaire d'Etat à la marine, qui remit à cette occasion la Croix de guerre à la ville de Rochefort.

DEUX BOURGMESTRES HOLLANDAIS A PARIS

Au mois de mars dernier, la Ville de Paris recevait le bourgmestre de Rotterdam accompagné d'une délégation du grand port. Au début de mai ce sont les bourgmestres d'Amsterdam et de La Haye, venus avec leurs échevins et divers fonctionnaires municipaux, qui ont été les hôtes de la capitale. Leurs voyages avaient été organisés de façon telle qu'une réception officielle commune a pu réunir les deux délégations à l'Hôtel de Ville. Cette réception a été suivie d'un déjeuner offert par la municipalité parisienne à l'hôtel de Lauzun, dont le beau décor ancien est toujours si admiré de nos visiteurs.

LE NOUVEAU DIRECTEUR DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

M. Gaston Dupouy, doyen de la Faculté des sciences de Toulouse, vient d'être nommé directeur du Centre national de la recherche scientifique en remplacement de M. Georges Teissier. Accéder à un tel poste à l'âge relativement jeune de cinquante ans est le fait d'un homme éminent. La carrière de M. Dupouy est de celles qui justifient une telle ascension.

Dès 1933, il était nommé directeur-adjoint de l'Ecole pratique des hautes études. A ce titre il se consacra particulièrement au laboratoire du grand électro-aimant de l'Académie des sciences, à Meudon-Bellevue. Parmi ses travaux, les plus fructueux portent sur la mesure des champs magnétiques.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'ALLEMAGNE DANS LA GUERRE MONDIALE :

Docteur H. Schacht, *Seul contre Hitler,* traduction Pierre Jutier (Gallimard, 334 pages). Tout en voyant dans ce livre une œuvre de justification personnelle, le lecteur y trouvera une documentation de première main sur la politique et le caractère de Hitler. « C'était un homme sans patrie, sans famille, sans ami, sans femme, sans église, sans tradition : un déraciné qui ne reprit jamais racine... Il était le mage génial de la dissimulation. Par l'ascendant total qu'il savait prendre sur les masses, par sa virtuosité dans la conduite des hommes, l'intrigue, l'art de diviser les adversaires, la force de sa volonté, l'endurance, le sens de l'organisation, il n'a pas d'égal à notre époque. Toutes ces qualités allaient de pair avec un esprit froidement calculateur, une brutalité inhumaine, une perfidie et une cruauté sans exemple, un amoralisme total. »

Sur la résignation et la médiocrité de l'entourage du Führer, l'auteur est intarissable. Il cite ce mot typique de Goering venant pour la première fois le voir dans son cabinet de travail : « Comment peut-on avoir de grandes idées dans une si petite pièce ! » Les douze années qu'a duré le « millénaire » du Reich sont les plus pauvres qu'ait connues l'Allemagne en fait de création intellectuelle et artistique depuis la guerre de Trente ans.

Schacht donne sur la préparation de l'attentat avorté du 20 juillet 1944 des détails peu connus. Il fut, à la suite de ce complot, envoyé au camp de concentration de Ravensbrück, puis à Flossenburg — où il retrouva l'amiral Canaris — et à Dachau en compagnie de l'industriel Fritz Thyssen, du général Falkenhausen, du pasteur Niemöller et du neveu de Molotov... Il réussit alors à éviter la peine de mort, mais n'en fut pas moins déféré comme criminel de guerre par les Alliés au tribunal de Nuremberg, qui l'acquitta.

L'ACTION SOCIALE DU CATHOLICISME :

Jean-Loup Dariel, *Chez les prêtres ouvriers* (Frédéric Chambriand, 168 pages). « Un livre d'images recueillies et agencées pour reproduire au mieux la réalité d'une extraordinaire aventure. » Sous le nom de « Mission de Paris » l'œuvre des prêtres ouvriers est due à un aumônier jociste, l'abbé Godin, mort en 1944. Elle fut définie dans son principe et ses modalités par le défunt cardinal Suhard.

Ce qui caractérise l'appartenance à cette œuvre, ce n'est pas le fait d'exercer un métier manuel, mais de vivre comme les hommes du peuple, dans leur cadre, leur costume, leurs préoccupations. Ainsi furent lancés — on serait tenté de dire « parachutés » — des prêtres missionnaires dans les masses prolétariennes. On vit des prêtres abandonner la soutane pour le « bleu » de travail et devenir manœuvres, chauffeurs, débardeurs, mineurs, etc.

Cette expérience hardie s'est poursuivie dans le silence, loin de toute publicité. L'auteur en a étudié les résultats au cours d'un reportage : il nous les fait connaître, sous une forme romancée, dans ce récit très vivant dont le dénouement est la mort d'un prêtre apôtre dans la fosse d'une mine. Le point le plus délicat de cette enquête est évidemment le cas posé à une conscience chrétienne par les grèves ouvrières et leurs inéluctables interférences politiques...

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Le charme est-il rompu ? Tous ceux qu'autrefois envoûta Duke Ellington avouent ne pas avoir été empoignés. Duke ne s'était pas fait entendre à Paris depuis dix ans, mais ses disques avaient couru le monde, ceux de la belle époque, et chacun voulait retrouver cela aux concerts du Palais de Chaillot. Le magicien apportait — a-t-on dit — la plus extraordinaire réunion de musiciens du jazz-étoile. Sans doute... mais le résultat c'est que nul n'a trouvé là ce qu'il cherchait. Les fervents du passé se sont agacés d'une lourde formation, doublée ou triplée par rapport à celle de jadis ; les jeunes, qui mieux que leurs aînés connaissent la délimitation des genres et tiennent strictement pour l'un ou l'autre, se sont irrités d'apports de be-bop, malencontreusement plaqués sur un style au caractère opposé. Mais que dire, surtout, de tel virtuose-acrobate se hissant à l'extravagance instrumentale, tantôt forçant la tessiture au delà du possible et tirant de la trompette ou de la clarinette des cris inhumains, tantôt dénaturant ou enflant démesurément le son du trombone ? Ce sont là prouesses qui font bon marché de la musique... et la musique ne saurait être absente du beau jazz.

Faut-il conclure à la décadence de Duke Ellington ? Pour ma part, je ne veux pas le croire. Il est né pourvu de dons exceptionnels ; depuis sa réussite totale, il a tant appris, entendu, retenu qu'apparemment son originalité native s'en trouve submergée ; mais elle n'en persiste pas moins, même amoindrie. Certes, le retour au passé n'est pas une solution ; c'est plutôt par un courageux retour en lui-même que Duke Ellington doit pouvoir trouver la formule évolutive et salvatrice. Son génie personnel, ses dons d'invention lui enseigneront la manière la plus heureuse de renouveler son style tout en préservant sa propre originalité sans recourir à d'inutiles emprunts.

Et voici une autre expression du talent noir : la cantatrice Ellabelle Davis. Son premier récital de l'an dernier avait déjà préparé la réputation orale qui fait accourir les connaisseurs : ils sont venus, cette fois, fort nombreux. Disons tout de suite, pour dissiper un possible malentendu, qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle Maria Anderson ; Ellabelle Davis ne cherche d'ailleurs en aucune manière à ressembler à la grande tragédienne noire. Elle est une admirable chanteuse, et cela nous suffit. La souplesse et la rondeur moelleuse de sa voix, sa sensibilité expressive, son instinct musical gagnent le cœur, séduisent l'oreille et l'esprit. Elle se meut à l'aise dans le répertoire classique ; elle se joue exquisement de la vocalise ; et si elle montre quelque gêne dans la mélodie française, rebelle à toute déclamation vocale étrangère, qui l'en blâmera, alors qu'elle nous apporte, dans leur grâce et leur adorable naïveté de race, une gerbe de negro spirituals où jaillissent toutes ensemble, comme en un feu d'artifice, les multiples qualités de son art ?

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
23 mai
21 h.

Société Philharmonique de Paris
Récital de la cantatrice noire DOROTHY
MAYNOR

HOMMAGE AUX DÉPORTÉS

Devant le four crématoire de l'ancien camp de Dachau s'élèvera désormais un monument dédié à la « victime inconnue des camps de concentration ». Il a été inauguré en présence du haut commissaire américain en Bavière, M. Clarence, au cours d'une cérémonie à laquelle assistaient 30.000 personnes. De nombreuses délégations de rescapés des camps de la mort ont déposé des couronnes au pied de la stèle. En même temps a été posée la première pierre d'une chapelle expiatoire qui va être édifiée dans le cimetière Leitenberg.

UNE CONFÉRENCE DE M. ANDRÉ MARIE

Avocat dont la carrière au Palais est jalonnée de nombreux succès, M. André Marie avait choisi comme sujet de la conférence qu'il fit dans les salons du Cercle républicain : « les grands avocats d'assises ». L'ancien président du Conseil a tracé de vivants portraits des grands « ténors » du barreau du XIX^e^ siècle et démontré spirituellement la technique de l'audience criminelle, en indiquant au passage quelques « trucs » à gros effet auxquels les plus illustres ne dédaignèrent pas parfois de recourir.

HOMMAGE A M. ANDRÉ SIEGFRIED

M. André Siegfried a été récemment promu commandeur de la Légion d'honneur. Pour fêter cette promotion la Fondation nationale des sciences politiques, dont M. Siegfried est le président, a donné une brillante réception au cours de laquelle M. Bargeton, ambassadeur de France, a remis au nouveau commandeur les insignes de son grade. Rappelant les nombreux voyages de M. André Siegfried à travers le monde, M. Bargeton salua en lui l' « agent le plus actif de la liaison de la pensée française avec la pensée des autres nations ». M. Chapsal, directeur de l'Institut d'études politiques, retraça ensuite la carrière de professeur de M. Siegfried à cette école. Et celui qu'on fêtait remercia avec émotion et humour ses amis et ses élèves.

LA GRANDE NUIT DE PARIS AURA LIEU LE 1^er^ JUILLET

Ayant à sa gauche les représentants du commerce parisien et à sa droite ceux de la police, le grand maître des Fêtes de Paris, M. Jules Romains, a prononcé l'éloge de celle-ci. Sarcasmes et critiques, souvent injustes, ne doivent pas en effet faire oublier les services éminents rendus à la société. Aussi bien est-ce au profit de l'Orphelinat des polices de France et d'outre-mer et de Revivre, groupement de solidarité des orphelins de la Résistance, que sera donnée cette année, au milieu de la Seine, la « fête sur la glace ». Elle sera le clou de la Grande Nuit de Paris, qui déroulera ses fastes dans les jardins de Chaillot le 1^er^ juillet de cette année.

M. Pierre-Louis Guérin, les architectes Leclaire et Vicariot en ont exposé l'économie à un auditoire qu'honorait la présence de M^me^ G. Bidault, de M^me^ Queuille et de personnalités parisiennes de la politique et de la presse. Tout est mis en œuvre pour donner à cette fête le caractère d'un événement non seulement parisien mais mondial.

On pense que 200.000 spectateurs assisteront à cette véritable féerie. Les pontons installés sur la Seine seront éclairés par une couronne lumineuse de plus de 100 mètres de diamètre et le feu d'artifice final sera visible à 10 kilomètres à la ronde.

LE DOYEN DES JOURNALISTES A L'HONNEUR

Le 27 avril, le premier titre de pension du nouveau régime de retraite de la presse a été remis solennellement par M. P.-H. Teitgen au doyen des journalistes.

M. Benjamin Lassus habite Le Mesnil-le-Roi. Né le 28 mars 1849 — il vient donc d'avoir cent un ans — il était entré dans la profession en 1871.

Il lui revenait de droit de recevoir le premier une retraite qu'il avait attendue si longtemps. Et nous formons, avec tous nos confrères de la presse, le vœu qu'il en profite longtemps encore, car il l'a bien méritée.

RENCONTRE INTERNATIONALE

Environ cent recteurs et professeurs d'universités sont venus le 2 mai de Belgique, de Grande-Bretagne, de Suisse, des Etats-Unis et de France même pour participer à la Journée internationale de l'Université de Poitiers.

Cette rencontre, d'une grande importance sur le plan des échanges culturels entre nations occidentales, était organisée à l'occasion de l'inauguration de la Cité universitaire de Poitiers.

M. Yvon Delbos, ministre de l'Education nationale, présidait cette manifestation, et il décerna aux universitaires étrangers présents le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Poitiers.

Sur notre photographie : M^me^ Pauline Taylor, docteur de l'Université de New-York, MM. Speiser et Biezeno, recteurs des Universités de Bâle et de Delft, et sir Roderic Hill, du collège impérial de science et de technologie.

L'INAUGURATION DES FRESQUES D'AVON

Dans notre numéro du 24 décembre dernier nous avons parlé de l'important ensemble mural qu'achevaient alors à la chapelle du collège des Carmes d'Avon (jouxtant Fontainebleau) Andrée Gavens et, pour ce qui est du plafond, Abd el-Kader Farrah. On se rappelle peut-être les photographies de travail que nous avons alors publiées, en même temps que quelques reproductions d'ensembles et de détails. Ces fresques viennent d'être bénies par M^gr^ Debray, évêque de Meaux, et inaugurées par M. Marcel Aubert, membre de l'Institut, conservateur de la sculpture au Louvre. La chapelle était trop petite pour contenir l'assistance, où l'on remarquait S. Ex. l'ambassadeur du Canada et M^me^ Vanier, ainsi que de nombreux écrivains, artistes, historiens et théoriciens d'art qu'intéresse particulièrement la renaissance actuelle d'un art mural en France, parmi lesquels MM. André Chamson, conservateur du Petit Palais ; Marc Thibout, conservateur adjoint du musée des Monuments français ; Edy Legrand, Lespinasse, Daniel-Rops, Pierre Emmanuel, Paul-Henri Michel, etc. Le R. P. André de la Croix présenta l'œuvre dans sa triple signification, spirituelle, architecturale et plastique. A la fin du salut, les religieux de l'Ordre, déployés derrière l'autel autour de l'évêque, composaient, dans leurs ornements blancs sous les hautes figures dessinant le chœur, un groupe admirable et singulièrement accordé à la grande ordonnance, à la lumière sourde et montée des fresques.

Cette œuvre, qui trouve sa liberté propre dans sa soumission exacte aux lois qu'impose le mur (lois ignorées ou oubliées de ceux qui demandent à l'art mural les caractères qui appartiennent à la peinture de chevalet), procède de l'esprit, des principes et du symbolisme qui sont à la source de l'art roman. Et pourtant, comme elle est différente ! C'est que, de nos jours, ce même esprit s'énonce tout naturellement par des formes nouvelles. Là réside l'intérêt de cet ensemble : dans cette unité pleine de grandeur, où se fondent, en s'exaltant l'une l'autre, d'une part la plus authentique tradition aussi bien technique qu'iconographique et spirituelle, d'autre part une audace, dans la forme, la couleur, le mouvement, en laquelle nous ne pouvons que reconnaître l'affirmation spontanée d'un art qui est bien de notre temps.

L'assistance nombreuse qui se pressait à l'inauguration des fresques d'Avon.

MÉDECINS, MÉDECINE, MALADES

Pléthore médicale

Voici la tarte à la crème des chroniqueurs médicaux. Et d'abord y a-t-il réellement une pléthore médicale ? La question n'est pas si simple qu'il paraît au premier abord. Reportons-nous à 1939. On pouvait à cette date répondre non. Il existait à ce moment un équilibre, assez précaire d'ailleurs, mais suffisant. On peut affirmer qu'il ne s'est pour ainsi dire pas trouvé de jeunes médecins français qui, leurs études entièrement terminées, aient eu de sérieuses difficultés pour s'installer honorablement et dans la métropole même.

Le problème se pose aujourd'hui différemment : si tous les jeunes médecins susceptibles de s'installer trouvaient du jour au lendemain des conditions convenables de logement on verrait s'ouvrir une floraison considérable de cabinets médicaux sans clientèle, et les conditions d'existence d'un plus grand nombre encore seraient compromises. Dès maintenant beaucoup de ces jeunes médecins vivent difficilement, « aidés » par des traitements le plus souvent insuffisants de médecins d'usine, de médecin-conseil, de médecin du travail. Quelques-uns s'établissent dans l'Union française, mais dans beaucoup de cas les besoins de celle-ci sont des besoins limités de maîtres, de professeurs et non de praticiens nombreux.

Pourtant l'évolution continue dans le même sens : le nombre des étudiants inscrits chaque année dans les Facultés dépasse largement les besoins réels.

Il semble qu'il n'existe qu'une bonne solution. Il faut d'abord renseigner exactement et sincèrement les jeunes gens en fin d'études secondaires — et leurs familles — sur les possibilités immédiates de la carrière médicale. Il faut d'autre part limiter honnêtement l'entrée dans cette carrière, et cela dès l'année préparatoire, de quelque nom qu'on la baptise. Un concours peut être créé dont le nombre de places serait déterminé chaque année par le ministère de la Santé publique d'après les statistiques du Conseil national de l'Ordre des médecins et dont les épreuves seraient de multiples interrogations écrites subies pendant l'année scolaire. On aura ainsi un concours aussi justifié, aussi sérieux, toutes proportions gardées, que le concours d'entrée à l'Ecole vétérinaire d'Alfort. Il resterait à rappeler que ce concours conduit à une situation qui financièrement n'est pas très différente de celle d'un fonctionnaire d'un rang moyen mais qui physiquement réclame un effort qui connaît peu de répit et qui comporte moralement une charge qui est plus lourde qu'en aucune autre profession. Le bilan est suffisamment austère pour freiner des enthousiasmes qui ne sont nés que de l'observation d'époques d'exception et d'informations où l'erreur et le cas d'espèce tenaient plus de place que la générale vérité.

R.-J. M.

RECONSTITUTIONS HISTORIQUES

A Barcelone, dans un salon de l'Hôtel de Ville, vient de s'ouvrir une fort intéressante exposition de compositions historiques dues au conservateur du musée d'histoire de la ville, don Carlos Urbez Cabrera. Portraits des alcades de Barcelone, documents sur les anciens costumes militaires et sur le centenaire de la garde civile offrent un incontestable intérêt. Mais le morceau capital de cette exposition est certainement l'iconographie complète des Bourbons depuis Henri IV jusqu'aux membres actuels de la famille. M. Carlos Urbez a dessiné pour cette planche de 8 mètres de longueur sur 4 mètres de hauteur environ sept cents portraits. Cette œuvre lui a demandé près de trente années de travail.

A LA MANIÈRE DE GRIBOUILLE

La secte des Doukhobors fait beaucoup parler d'elle. Ces nudistes humanitaires ont des ennuis avec la police canadienne, qui leur reproche de porter un costume par trop léger et d'être une cause de trouble.

On sait en effet qu'ils protestent contre le monde actuel, ses pompes et ses œuvres et refusent toujours de porter les armes. Ils ont même, pour s'élever contre la guerre, décidé de brûler leurs maisons. Notre photographie les montre priant et chantant des cantiques tandis que flambent leurs demeures, ainsi radicalement soustraites à la menace atomique. Un certain Gribouille n'eût pas agi autrement.

A TRAVERS LES GALERIES

L'ensemble présenté à la Galerie Bernheim par M. Abdalla a permis d'apprécier un peintre qui, sans rien renier, bien au contraire, de ses origines, s'efforce d'incorporer cet élément à la culture qu'il est venu demander à l'Occident et, en particulier, aux maîtres français. Il en résulte des recherches fort sympathiques et qui se précisent en plus d'un cas en œuvres où se révèle déjà un vrai talent. Ce jeune peintre égyptien est soucieux de préserver une personnalité où se reflète un long passé d'art, et s'applique en même temps à lui donner une expression en rapport avec la sensibilité actuelle. Son goût de techniques variées le servira dans une entreprise dont l'intérêt n'est pas douteux.

Nombreux furent les peintres qui se sentirent attirés par Paris non pas seulement pour y travailler et faire partie d'une école, mais pour y peindre en flânant. Car pour bien saisir le charme de Paris il convient de savoir flâner et découvrir ainsi sinon des aspects imprévus, du moins une sensation nouvelle devant tel ou tel site pourtant déjà célébré par d'autres. Or le mérite de Pierre Lelong, qui expose toute une série de paysages de Paris à la Galerie Doucet, est d'avoir découvert non un Paris nouveau, mais des aspects personnels de la grande cité. Pierre Lelong a saisi la lumière spéciale de Paris et l'atmosphère argentée qui baigne délicatement les monuments ou les sites.

Son *Esplanade des Invalides*, sa *Tour Eiffel*, le *Bassin de la Villette*, sa *Vue de Notre-Dame* sont autant de visions artistiques créées par une âme sensible et quelque peu rêveuse.

Bedikian présente à la Galerie Bernheim Jeune tout un ensemble de ses œuvres. Celles-ci dénotent un certain sens artistique, bien que la personnalité de leur auteur ne soit pas encore entièrement dégagée de certaines formules d'atelier ou d'école. Sans vouloir innover à tout prix, il convient néanmoins de faire preuve de certaines qualités novatrices de vision.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES SPECTACLES

ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY PIERRE BLANCHAR LISETTE LANVIN

GALERIES

GALERIE ARIEL
1, avenue de Messine CAR. 13-09
CHRISTIANE DUJARDIN
ÉMAUX DE GRAND FEU

GALERIE LUCY KROHG
GUY KROHG
10 bis, pl. St-Augustin - Jusq. 5 Juin

BOLIDES «RÉDUITS»

Pour la première fois en France a eu lieu à Cachan une course de bolides modèles réduits qui se sont affrontés à l'occasion d'une « Coupe de la municipalité ».

Ils ont évolué sur une piste circulaire de 120 mètres de long, reliés par un câble à un pylône central monté sur roulement à billes.

L'une de nos photographies montre un avion miniature qui a battu le record d'Europe de la catégorie avec 202 kilomètres à l'heure.

L'autre représente deux voitures : celle de gauche, qui mesure 35 centimètres de long, a roulé à 75 kilomètres à l'heure ; sa voisine a atteint la vitesse horaire de 120 kilomètres.

NOUS AVONS LU POUR VOUS

Gabriel Faure : *L'Itinéraire italien* (Horizons de France).

L'Année Sainte va amener en Italie de très nombreux visiteurs. Comment tireront-ils le meilleur parti de leur voyage, sollicités qu'ils vont être par les innombrables trésors d'art de ce pays ? Pour emporter une vue juste et un souvenir exact de leur beau voyage, ils ne pourront être mieux conseillés que par cet *Itinéraire italien* que vient d'écrire M. Gabriel Faure, avec toutes les ressources de son érudition et sa connaissance approfondie de l'Italie. A travers villes et paysages, musées et collections, il n'est pas de meilleur guide que ce livre de proportions modestes, mais riche de substance.

Contes de France et de Terre Sainte (Collection Delphica IAC).

M. Henri Longnon, dont on connaît la grande érudition, a choisi, traduit et commenté ces contes, pris dans le récit d'un ménestrel d'origine rémoise qui, vers le milieu du XIII[e] siècle, rédigea cette chronique des événements marquants survenus depuis trois générations environ en Terre Sainte et dans l'Europe occidentale. M. Henri Longnon montre dans une courte et spirituelle préface que, si ce ménestrel n'avait aucune des qualités de l'historien, du moins il a tracé des mœurs, usages et idées de son temps, et aussi de ses préjugés et de ses passions un tableau vivant et animé.

Serge Lifar : *Histoire du ballet russe* (Nagel).

Dans l'histoire générale de l'art chorégraphique, l'histoire du ballet russe est sans conteste une des parties essentielles. Mais sur ce sujet la littérature n'est pas très abondante, bien qu'à la vérité plusieurs livres publiés hors de France aient déjà exposé ce que fut le ballet russe à différentes époques et en différents endroits. Jusqu'à présent, manquait une vue d'ensemble, une synthèse, de ces travaux. Personne assurément n'était mieux qualifié que le grand artiste Serge Lifar, à qui aucune branche de la chorégraphie n'est étrangère, pour réaliser cette synthèse. N'est-il pas celui qui fit triompher à notre Opéra cette forme de la danse que des Français, Didelot, Perrot et Petitpa, imposèrent au XIX[e] siècle à la cour de Russie ?

Il a dédié ce livre où il fait preuve d'une vaste érudition jointe à de vraies qualités d'écrivain à Serge de Diaghilev, l'animateur des ballets russes, dont il fut l'élève et l'ami et dont il est le continuateur.

ACTUALITÉ JURIDIQUE

Convention collective et arbitrage

Dans la législation du travail, le contrat qui lie l'employeur et le salarié a pris une place qui, récemment, vient encore de s'élargir.

La convention collective, objet de cette chronique, tend à substituer à des rapports individuels et arbitraires entre les intéressés ci-dessus un régime collectif entre des groupements, dans le double but d'uniformiser, dans la mesure du possible, les conditions du travail, et, au travers des fluctuations économiques, de les stabiliser.

Le problème ne date pas de ce jour. Il est contemporain de l'avènement du syndicalisme. Une première loi, du 25 mai 1919, avait donné à la convention collective le statut légal qui jusqu'alors lui faisait défaut. Allant plus loin, la loi du 24 juin 1936 faisait intervenir la puissance publique, en lui permettant de rendre l'effet de la convention obligatoire non seulement pour les contractants, mais encore pour l'ensemble des employeurs et des salariés d'une même profession. Le caractère réglementaire de la convention s'était encore vu affirmé par la loi du 23 décembre 1946 aux dépens du caractère contractuel.

La matière vient d'être reprise par la loi du 11 février 1950. Ce texte, après avoir énuméré les professions auxquelles il s'applique (industrielles et commerciales, agricoles, libérales, etc.), définit la convention collective : « ... un accord relatif aux conditions de travail conclu entre, d'une part, une ou plusieurs organisations syndicales de travailleurs et, d'autre part, une ou plusieurs organisations syndicales d'employeurs ou tout autre groupement d'employeurs, ou un ou plusieurs employeurs pris individuellement », énumération qui, à l'évidence, cherche à englober tous les cas. Cet accord est conclu pour une durée déterminée (cinq ans au maximum) ou indéterminée. Elle oblige — disposition draconienne et exorbitante du droit commun — non seulement les signataires, mais encore tous les membres des organisations ci-dessus. Les conventions intéressant les entreprises nationales doivent, d'obligation, porter sur les points suivants : libre exercice du droit syndical, éléments du salaire applicable suivant la catégorie professionnelle, avec détermination du salaire minimum et majoration pour travaux pénibles, insalubres ou dangereux ; délai, congé ; congés payés, etc. Ces dispositions peuvent être rendues obligatoires par décision ministérielle pour tous les travailleurs ou employeurs « compris dans le champ professionnel et territorial de la convention ». Il est enfin créé une Commission supérieure chargée d'un rôle consultatif, tandis que le contrôle des dispositions légales est confié aux inspecteurs du travail et aux contrôleurs des lois sociales, avec mission de relever les infractions, assorties de sanction pénales.

Le caractère de la loi en ce chapitre est nettement impératif.

Le chapitre suivant est consacré au règlement des conflits collectifs et à la procédure d'arbitrage, objets déjà des lois des 31 décembre 1936 et 4 mars 1938, qu'il remplace. Tous ces conflits sont obligatoirement soumis à la procédure de conciliation devant une Commission nationale ou régionale instituée à cet effet. Faute de conciliation, le différend est soumis à un arbitre qui statue, suivant les cas, en droit ou en équité. Ses décisions sont susceptibles d'appel pour excès de pouvoir ou violation de la loi, devant la cour supérieure d'arbitrage. En cas d'annulation, celle-ci prononce le renvoi devant un nouvel arbitre. Une deuxième annulation donne lieu à une décision définitive prononcée par la cour elle-même, et exclusive de tout recours.

Les syndicats professionnels sont qualifiés pour poursuivre l'exécution de tout accord de conciliation ou de toute sentence arbitrale.

On ne peut que souhaiter l'extension d'une procédure de conciliation de nature à apaiser des conflits et à assurer le maintien de l'ordre social. L'auteur de ces lignes s'est vu confier, en maintes occasions, le rôle d'arbitre ou de surarbitre : il a toujours vu ses décisions respectées par les parties intéressées. Puisse-t-il en être toujours ainsi !

P.-L. R.

Erratum. — Dans notre chronique du numéro du 8 avril *Simple comparaison*, vingt-septième ligne, au lieu de *se répondaient* mutuellement, lire *se respectaient*...

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Marguerite Long disait volontiers, il y a quelques années, que l'enregistrement d'un disque constituait une excellente leçon d'humilité pour le virtuose, qui décèle à l'audition de la plaque d'ébonite les moindres défectuosités de son jeu et peut en tenir compte dans l'avenir. La gravure sur cire s'épanouit maintenant au point que chaque œuvre bénéficie de plusieurs exécutions différentes, assurées par des artistes en renom. Et pourtant l'on m'affirme qu'une seule des quatre symphonies de Schumann existe sous cette forme. Voilà, dans ce cas, une importante lacune qu'il convient de combler sur-le-champ.

Les multiples interprétations du 3[e] *concerto* en *ut* mineur pour piano et orchestre de Beethoven ont permis à Panigel et à Henry Jacques de se livrer, du haut de la tribune des critiques de disques, à l'amusant jeu des comparaisons. Il ne s'agissait pas, bien entendu, d'établir un parallèle entre la technique, la sensibilité, la valeur des meilleurs « as » internationaux du clavier, qui sont au-dessus de ces contingences. Dans une sphère idéale, les promoteurs de cette rubrique se sont contentés d'établir de petites différences de style, indéniables, entre pianistes de haut rang. Il est très intéressant d'écouter Marguerite Long, Arthur Schnabel, Wilhelm Kempf et Solomon interpréter une même œuvre, ou plus exactement les thèmes principaux des trois mouvements, accompagnés par les orchestres de la Société des Concerts du Conservatoire, de Londres, de Dresde, de la B. B. C. Mais l'on aimerait mieux encore jouir de l'audition complète du concerto quatre fois de suite.

Les « Propositions » du Club d'Essai sont souvent intéressantes, témoin la qualité de l'émission consacrée à quelques compositeurs d'autrefois. Les chœurs de l'Action chrétienne des étudiants russes, placés sous la direction avisée de M. Alexandrovitch, et quelques solistes : M[mes] Vemic, Goulsky, Desmazute, soutenues par un modeste piano, ont détaillé de leur mieux des airs d'opéras de Glinka, Dargomijsky, Tchaïkowsky, fragments qui ne pouvaient évidemment pas donner une idée de l'envergure et de la beauté de ces drames lyriques, étant donné les moyens restreints mis en œuvre, mais qui permettaient pourtant d'apprécier des voix bien timbrées.

Dorel Handmann, savant musicographe, est aussi un pianiste de grande valeur. Il a donné un aperçu du rôle de la sonate en général dans l'histoire de la musique et commenta en particulier, avec son habituelle érudition, celle en *ré* majeur de Bach, avant de la jouer chaleureusement avec son partenaire André Navarra.

W.-L. LANDOWSKI.

XII[e] FESTIVAL DE STRASBOURG

du 8 au 22 Juin 1950

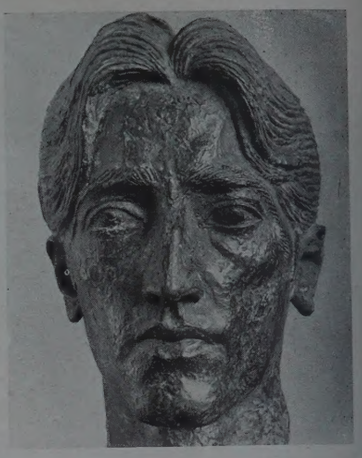
DEUXIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE JEAN-SÉBASTIEN BACH

sous la présidence d'honneur du D[r] ALBERT SCHWEITZER

La Passion selon S[t] Matthieu (intégrale), Cantates d'Églises et profanes (*), audition intégrale des mélodies du Petit Livre d'Anna-Magdalena Bach (*), Variations Goldberg, Offrande Musicale (réalisation de Markewitch) (*), l'Art de la Fugue (réalisation de Pillney) (*). Concertos pour violon, pour 1, 2, 3 et 4 pianos, Brandebourgeois, récital de piano, orgue, viole de Gambe, violon avec archet courbe du temps de BACH. Œuvres des contemporains français, italiens, anglais et allemands de J.-S. Bach, avec les plus grands interprètes de J.-S. BACH.

Renseignements et location, à Strasbourg : WOLF, 24, rue de la Mésange ; à Paris : DURAND, 4, place de la Madeleine, et agences de voyages.

(*) Première audition en France.



J. KRISHNAMURTI A PARIS

Pour la première fois depuis vingt ans, le penseur hindou J. Krishnamurti est revenu à Paris, venant des Indes. Il a achevé un cycle d'études et d'entretiens qui a duré cinq semaines par sa dernière conférence dominicale au grand amphithéâtre de la Sorbonne, dimanche 7 mai, à 10 h. 30 du matin.

De tous les coins d'Europe, et même d'Afrique du Nord, des auditeurs ont accouru pour l'entendre, car Paris a été le seul lieu d'Europe où Krishnamurti ait choisi de parler en 1950. Après Paris, c'est à New York et à l'Université de Washington que Krishnamurti va parler. En dehors de ses conférences du dimanche, Krishnamurti a dirigé les mardi et jeudi soir un cycle de discussions et d'entretiens qui ont été traduits en français. Droit, souriant, alerte et jeune d'allure, M. Krishnamurti est l'une des figures les plus intéressantes du monde moderne. Contrastant avec les autres penseurs d'Orient, Krishnamurti s'attache à l'étude des problèmes qui se posent aux hommes d'une façon directe et neuve, écartant toute autorité ou tout système d'idées. Il nous invite à résoudre nos problèmes par nous-mêmes, là où nous sommes, immédiatement, sans admettre les échappatoires ou les évasions si communes. C'est à l'éternel problème de la connaissance intégrale de soi qu'il convie tous ses auditeurs, et cela d'une façon vécue, immédiate et totale.

EXPOSITION SEURAT A VENISE

A la XXV[e] Biennale de Venise on pourra voir une exposition des dessins de Seurat, dont le rôle fut si important dans le mouvement néo-impressionniste, et qui fut certainement un très grand dessinateur. Les œuvres exposées seront prêtées par des musées et des collectionneurs privés.

AVIATRICES A L'HONNEUR

Dans les salons de l'Aéro-Club de France, la section féminine du club a donné une élégante réception pour la remise des Coupes créées pour récompenser l'activité féminine en 1949 dans les domaines aéronautiques.

M. Hederer, secrétaire général à l'Aviation civile, qui représentait le ministre des Travaux publics et des Transports, puis M. André Maurois, de l'Académie française, firent en termes délicats l'éloge des lauréates et rendirent un juste hommage à toutes celles qui se sont illustrées dans les épreuves internationales et parfois ont donné leur vie.

M[me] André Dupeyron, trois fois titulaire du record international de distance pour avion léger, a reçu pour son vol sans escale de 5.932 kilomètres de Mont-de-Marsan à Jivrani (Beloutchistan) la Coupe de l'aviation à moteur et un prix de 50.000 francs. La Coupe du vol à voile et un prix de 25.000 francs ont été attribués à une jeune spécialiste, M[lle] Delecolle, qui a effectué un très beau vol en ligne droite de 322 kilomètres. Enfin la Coupe médico-sociale, réservée aux convoyeuses de l'air dont la tâche auprès des malades et des blessés est si méritoire, a récompensé M[lle] Jeanjot, qui inscrit à son actif 2.000 heures de vol sur la ligne d'Indochine.

La comtesse de Clermont-Tonnerre, présidente de la section féminine de l'Aéro-Club, a vivement remercié les donateurs, M[mes] Clément Bayard, Boudou, Thiriet, MM. Bernard Esders et Marcel Farman.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. { Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

CHRONIQUE FLORALE

Dans les expositions d'horticulture, en été grand succès va toujours aux dahlias. Ces antes, que les horticulteurs ont habilement ansformées, sont pourtant d'une culture fort mple. Il suffit de placer des sujets sélec-onnés dans un endroit ensoleillé du jardin our récolter en abondance une profusion de eurs aux couleurs éclatantes.

Après les premières gelées, les tubercules nt arrachés et rentrés dans une cave. Ils conservent facilement et peuvent être plantés l'année suivante.

Il faut avoir soin de commander les lbes de variétés modernes. Sans être plus igeantes ou délicates, ces variétés sont finiment plus décoratives que les variétés ciennes, non améliorées. La plantation effectue en mai-juin. La floraison se pour-it sans arrêt jusqu'aux gelées.

De Mai à Octobre
LUCHON
Reine des Pyrénées
FORFAITS
Renseignements
SYNDICAT D'INITIATIVE

LE VISAGE DE SPA

Le charme de Spa est éternel. Pour s'en rendre compte il suffit d'emprunter un des nombreux sentiers qui, sous les ombrages, vous mènent aux faîtes d'où l'on contemple la vallée heureuse.

C'est le même sourire, la même grâce de la nature que l'on retrouve dans les tableaux et eaux-fortes de jadis. Remarquable est la ville toute enchâssée dans le creux de la vallée du Wayai au relief des plus variés. Elle offre aux touristes, durant les quatre saisons, un « aliment d'évasion » pour l'esprit qui, à son contact, se soustrait au rythme trépidant de l'existence habituelle.

La campagne spadoise est l'escale au cours de laquelle l'homme moderne retrouve son équilibre, son accord avec les choses dans le cadre d'un monde apaisé.

Spa veut, pour le présent, dans le décor prestigieux qui l'entoure, créer un rythme enchanteur auquel nul estivant n'échappera, de telle sorte qu'au printemps suivant il lui faudra reprendre la route des Ardennes.

Pour réaliser cette ambiance il a fallu détecter et analyser exactement quelles sont les aspirations de nos visiteurs et tout particulièrement celles de la jeunesse, expression de vie et de vraie joie. C'est pourquoi il faut animer les sites de nos jeux modernes. Ils deviendront ainsi le cadre propice à la pratique des nombreux sports qui contribuent, plus qu'on ne le croit, à sauver l'homme de l'automatisme qui le menace.

Courts de tennis, terrains de golf, piscine, hydrocycles et canotage au lac de Warfaaz, promenades équestres, vol à voile, baptêmes de l'air à l'aérodrome de la Sauvenière, concours hippiques et drags, pistes de ski, terrains de camping, courses d'autos, voilà, pêle-mêle, l'expression concrète des efforts fournis par la ville de Spa dans le domaine sportif, tandis que les concerts publics et classiques, conférences, expositions de peinture et artisanat, spectacles abondent pour satisfaire nos penchants artistiques.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

NICE

HOTEL CARLONE Près mer. Tt conf. Cuis. ren. Px mod.

CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine.
Bois et rivières, pêche et sport.
HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

SUISSE

ZERMATT SUISSE 1.620 m. " à une nuit de Paris "

LES HOTELS SEILER à Zermatt, symbole de qualité : **Mont-Cervin, Victoria, Mont-Rose, Riffelalp, Lac Noir.** Echange de repas. Renseignements par la Direction générale des Hôtels Seiler à Zermatt. Tél. 77 104.

Les Hôtels ZERMATTERHOF, GORNERGRAT KULM et RIFFELBERG : Echange de repas et de chambres. Prospectus.

SCHWEIZERHOF - NATIONAL - BELLEVUE Maisons de vieille réputation. Tout confort. Cuisine et vins de qualité. 7 jours tout compris, dès Fr. s. 137. Dir. Dr. W. Zimmermann.

HOTEL PERREN. Face au Cervin. Moderne, ensoleillé. Cuisine excellente. Forfait à partir de Fr. s. 115 par semaine. Prospectus par A. Schmutz, propr.

HOTEL MATTERHORNBLICK. Hôtel-chalet confortable. Situation ensoleillée. Jardin. Cuisine réputée, bonne cave. Forfait dès Fr. s. 105 par semaine.

HOTELS BREITHORN et du GORNERGRAT, Zermatt. Arrangements forfaitaires pour 7 jours : fr. 100 et 105. Près des chemins de fer de Viège et du Gornergrat. Hôtels recommandés.

HOTEL ALPINA ZERMATT. Hôtel-chalet confortable, aussi réputé que le Tea-Room Alpina. Forfait à partir de francs suisses : 105 par jour.

SUISSE

GRAND HOTEL DU PARC, Villars-sur-Ollon, 1.300m. Hôtel moderne de tout premier ordre. Prix de pension à partir de fr. français 2.800, taxes et service compris.

LE BUREAU NATIONAL DU COGNAC a chargé son Aéro-Club local : « Les AILES COGNAÇAISES », d'organiser le premier RALLYE AERIEN INTERNATIONAL DU COGNAC (Cognac International Air Rally).

Cette manifestation sportive, réservée aux avions de tourisme, se déroulera les 14, 15 et 16 JUILLET 1950, sous le patronage de l'AERO-CLUB DE FRANCE et suivant les règlements de la FEDERATION AERONAUTIQUE INTERNATIONALE.

Le BUREAU NATIONAL du COGNAC a doté les épreuves de nombreux prix en espèces totalisant plus de 500.000 francs, indépendamment des divers prix en nature assurés à tous les concurrents sans exception.

Les équipages des avions, durant leur séjour à Cognac, seront les invités du BUREAU NATIONAL du COGNAC qui assurera leur logement, leur nourriture et leur transport, suivant les traditions bien connues de l'hospitalité cognaçaise.

Une telle initiative, restant dans le cadre d'une publicité *collective* en faveur d'un produit aussi prestigieux que le Cognac, nous paraît si intéressante que les concurrents désireux de participer aux épreuves devront se hâter de s'inscrire, les engagements étant limités aux 75 premiers avions qui signeront leurs engagements. Les intéressés peuvent d'ores et déjà obtenir tous renseignements en écrivant au BUREAU NATIONAL du COGNAC ou aux AILES COGNAÇAISES à COGNAC (Charente).

L'arrivée du RALLYE AERIEN INTERNATIONAL DU COGNAC aura lieu le 14, la COUPE DU COGNAC se courra le 15 et la dislocation s'effectuera le 16 Juillet.

Tous nos amis connaissent et apprécient le Cognac ; bien peu d'entre eux connaissent la région de Cognac. Quelle plus belle occasion, pour les touristes de l'air, d'aller goûter sur place le merveilleux produit ! Ils ne resteront indifférents ni aux charmes estivaux du vignoble charentais, ni à l'hospitalité cognaçaise ni aux bonnes bouteilles qu'ils emporteront et qui prolongeront, de retour chez eux, le souvenir de leur séjour au Pays du Cognac.

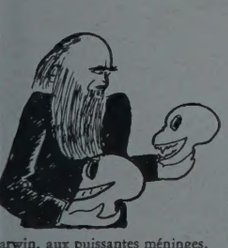
(Communiqué.)

vous avez décidé de vous défaire de vos
BIJOUX
BRILLANTS
ARGENTERIE
Comptoir Marivaux, 13, rue Marivaux, angle 13, boulevard des Italiens, vous s achètera aux **plus hauts cours** pratiqués et strictement **au comptant.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude de Me **MALLET**, not. au **KREMLIN.**
PROpté à VILLEJUIF, 5, rue des Villas. Adjudic. 23 mai, 14 heures. M. à prix : 100.000 fr. S'adres. Me **MALLET**, notaire.

ECHEC A DARWIN ! OU UN GORILLE PARLE... par CAMI.



arwin, aux puissantes méninges,
étendait, preuves à l'appui,
ue l'homme descendait du singe.
es savants russes aujourd'hui,
près Darwin, nous font connaître
utorisés par leur parti)
ue nous avons tous pour ancêtres
guenon et le ouistiti !...

Descendons-nous du singe, ou presque ?
Un explorateur, ces jours-ci,
Connaissant la langue simiesque,
M'a fait le rapport que voici :
Caché dans la jungle africaine,
Il vit le peuple grimacier
Ecouter, groupé par centaines,
Un gorille conférencier.

« En Afrique, Amérique, Europe,
« Dans tous les pays, l'homme, avant
« D'être homme, était pithécanthrope. »
Disait ce gorille savant.
« Or le pithécanthrope, en somme,
« Etant, jadis, « l'homme des bois »,
« Le singe descend donc de l'homme,
« Et pourrait s'appeler Dubois !...

« Les humains, mes chers congénères,
« Usurpent le nom d'homme et sont,
« Tous, des singes qui dégénèrent,
« Des chimpanzés contrefaçon !
« Nous sommes libres, forts, agiles,
« Heureux, sans lois, sans dictateur !
« Eux, chétifs, vivent dans les villes,
« Et triment pour le percepteur !

« Mais bientôt, la bombe hydrogène,
« Qu'ils préparent, m'a-t-on conté,
« De la gribouille espèce humaine
« Détruira la totalité !...
« Alors, restant, tels que nous sommes,
« Sans progrès, qui mène au trépas,
« Nous prendrons la place de l'homme,
« Mais nous ne le singerons pas ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

JACQUES GRIFFE-PARIS

PUB. M. NOIRCLERC — PARIS